

Israel Galván raconte sa remontée aux origines du flamenco *Page E 3*



Libre et déjanté, **Ennemi** explore les méandres de la dualité *Page E 12*

CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 MARS 2014



Les deux piliers de Radio Radio, Gabriel Malenfant et Jacques Doucet

Des airs de radio YOLO

Sur *Ej feel zoo*, Radio Radio invite à faire la fête comme si demain n'existait pas

PHILIPPE PAPINEAU

Régulier comme un métronome depuis son premier disque en 2008, Radio Radio revient tous les deux ans avec du nouveau son. A quelques jours du début officiel du printemps, les rappers acadiens lancent l'explosif *Ej feel zoo*, un disque de party pur jus fait en réaction à leur *Havre de grâce*, davantage chargé. Sortez vos *deckshoes* les plus confortables et préparez-vous pour le bal, car Radio Radio prend des airs de Radio YOLO.

Gabriel Malenfant et Jacques Doucet, les deux piliers de Radio Radio, entrent dans le café tout excités après les quelques minutes de séance photo. Le temps est encore frais, mais le soleil plombe, et les gars ont fait des pirouettes dans la rue pour notre chasseuse d'images. « On a essayé de recréer les *Beastie Boys* manière Sabotage, dit Doucet en rigolant, enlevant son élégant manteau bleu marine.

Depuis *Cliché Hot*, à coups de *Jacuzzi*, de *Galope* et de *9 Piece Luggage Set*, on ne peut pas dire que Radio Radio a proposé de la musique lente, douce ou triste, préférant de loin mettre le sourire sur les visages plutôt que d'alimenter le vague à l'âme. Mais l'album *Ej feel zoo* a quelque chose de plus frivole, de plus efficace dans les refrains, et de plus léger.

Il n'y a qu'à parcourir les titres et citer quelques paroles pour s'en convaincre. Sur *Boomerang*: « Join ma tribu j'join ta gang / All out boomerang / Fais pas accroire / T'aimes pas notre slang. » C'est suivi de *Pour la fun*: « Chu icitte pour changer les ondes / Pour le fun avec plaisir ». Plus loin? *Holiday*, *Bachelor Party*, *Su Hold*, *Dettes* (« *Ej plan pas de les*

payer »), *Tcheindre Together* (« *C'est la nuit / Fais comme si / C'est la dernière soirée de ta vie* ») et on en passe.

Visiblement, Radio Radio se la joue Radio YOLO — *You only live once*, un genre de *carpe diem* moderne. Gabriel Malenfant éclate de rire. « Exactly, c'est exactement ça! C'est sûr qu'avec *Havre de grâce*, on s'est permis d'explorer davantage les plaines musicales, c'était moins beachy, plus sombre, plus introspectif. *Ej feel zoo*, c'est une réponse à ça; on voulait quelque chose de plus simple, mais de l'un. C'est le party, les vacances, c'est sortir l'instinct animal. »

L'animal? Logique de « *feeler zoo* » alors. L'expression est efficace, se dit bien et peut s'appliquer largement. « On était rendus au chalet pour enregistrer à *Baie Sainte-Marie*. On avait fait quelques chansons dans la journée et, un moment donné, le côté zoo est ressorti; on voulait faire quelque chose sur le thème animal, peut-être bien à cause de *Galope* ou je ne sais pas quoi, raconte Jacques Doucet. Et quel'un est arrivé avec le feeling de zoo. C'est pas une expression qui existe, mais n'importe quel Acadien ou Québécois sait ce que ça veut dire, que c'est un peu hors de l'ordinaire. C'est sorti "out of the blue", avec un petit whiskey, dehors en train de penser. »

Ils étaient trois

S'ils ne sont que deux en entrevue, c'est que leur comparse Alexandre Bilodeau — alias Arthur Comeau ou même Zander MacWeegan — fait désormais bande à part. Il a bien créé la musique d'*Ej feel zoo* avec ses deux collègues, mais le producteur laisse la scène et les présences publiques à Doucet et Malenfant.

VOIR PAGE E 6: YOLO

« On vit bien de notre musique, mais on se trouve d'autres choses pour passer le temps, pour pas seulement être dans la musique »

Les gars de Radio Radio



CULTURE

Le tas



ODILE
TREMBLAY

Tout a commencé dans le métro. Plus particulièrement devant l'affiche du spectacle *As Is (Tel quel)* de Simon Boudreault. Les mots imprimés exprimaient ma pensée. Ça aide à les aimer, faut dire. Les intellectuels s'y voyaient décrits comme des êtres nuisibles et menaçants, hypocrites et prétentieux. Le tout servi au second degré, mais résumant quand même ce que pensent la plupart des Québécois de cette espèce suspecte autant que honnie.

— Intellectuels, vos papiers!

Bon sujet de pièce, songeai-je, en me promettant d'aller voir le show.

Le métro, c'est très bien, faut dire. Pour les affiches de spectacles ou de films qui vous attirent ici et là, pour les gens surtout, une vraie société des nations. Pour croiser ce jeune Polynésien aux tatouages faciaux rituels sous sa tuque d'hiver, et les faces aux expressions qui font frémir, ou soupirer de compassion. D'autres ouvrent soudain une fenêtre sur leur ailleurs, comme ce vieux Juif iranien qui me parle de sa grand-mère née dans l'Ancienne Perse, m'attirant dans son vertige spatiotemporel. Les autres usagers fuient vers leurs parfais mystères. Mais le grand spectacle de la métropole est sous nos pieds.

J'y vivrais bien quelques jours. Pour l'art aussi. Ne serait-ce qu'en écoutant vraiment ces musiciens, trop habitués de servir quelques secondes de leur répertoire à des gens trop pressés.

Art pour art, cette semaine, déambulant sous la ville, j'ai même suivi un moment le parcours Art souterrain de Montréal en lumière, tombant à la Place des Arts sur un igloo fabriqué avec de vieilles caisses de son. Plus loin sur *L'arbre à souvenirs* aux brèves de mémoire de badauds accrochées aux branches.

Mais un soir de poudrière, sur la terre blanche et ses rues désertes, les théâtres faisaient salles pleines, quand les wagons se vidaient.

Des destins en fragments, c'est ce que servait la pièce *As Is (Tel quel)* au Théâtre d'Aujourd'hui, sans me dépayser.

La citation de l'intellectuel qui m'avait tant plu était livrée au début du show, mais l'ensemble tenait plutôt de la mosaïque de personnages disparates, comme dans la bigarrure du métro.

Le héros est un étudiant nommé Saturnin, qui se trouve un job d'été comme « trieur de cossins » dans le sous-sol de l'Armée du Rachat. Variations sur un emploi de jeunesse de l'auteur à l'Armée du Salut.

Sur scène : un tas, bien garni comme on les aime : montagne de vêtements usagés, d'appareils électriques, de toutous, de vaisselle, d'instruments à usages divers qui pourraient resserrir, qui sait? Et des rats sans doute cachés quelque part, avec leurs yeux rouges. Ainsi l'assure le peuple du tas, qui possède aussi ses légendes.



VALÉRIE REMISE

Le héros de la pièce *As Is (Tel quel)* est un étudiant nommé Saturnin, qui se trouve un job d'été à l'Armée du Rachat.



ART SOUTERRAIN

À la Place des Arts, on peut plonger dans *Squeeeeque! L'igloo improbable*, une installation interactive de la Montréalaise Alexis O'Hara, fait partie du parcours d'Art souterrain.

Or, donc, l'étudiant Saturnin (Jean-François Pronovost) est engagé comme boss du tas, même s'il a un grand boss au-dessus de sa tête (Denis Bernard, parfait en individu retors à souhait). Ajoutez des sous-classeuses de tas en rivalité les unes avec les autres, un commis pas futé surnommé Pénis et un junkie en désintoxication qui fait semblant de trier pour adhérer à un programme de réinsertion sociale.

J'avais vu sa pièce *Sauce brune*, aux flashes brillants et cruels, moins jubilatoire que celle-ci. Il a plein de bonnes idées, Simon Boudreault. *As Is (Tel quel)* met à contribution des musiciens de fanfare, avec chants des personnages entonnant le récit de leurs faillites. Ça se joue dans la lignée des *Belles-sœurs* et de *Sainte Carmen de la Main* de Michel Tremblay, ver-

sions comédies musicales de René Richard Cyr et Daniel Bélanger. O.K., Tremblay et les autres, c'est la vraie grosse pointure. Mais on passe quand même un moment merveilleux devant le tas de Boudreault qui débordait avec ses vieux jeans et ses robes à pois jusque sur le dossier de nos sièges.

Cet amas se garnit, se vide, de façon organique, au milieu des employés qui volent, d'autres qui s'y font exploiter. Place à la communauté humaine dans toute sa splendeur, avec ses coups de Jarnac, ses hiérarchies, les beaux projets de l'intello qui veut aider tout le monde mais les trahit un par un, faute de comprendre les codes du milieu. On rencontre une ancienne prostituée toxicomane, touchante de candeur, qui s'amourache de Saturnin parce

qu'il l'a traitée comme un être humain. Également une femme sans avenir dont la vie s'est déroulée sur le tas, son grand fils abruti, une jeune mère débordée et malheureuse, un toxico qui s'invente des existences passées mais ne raconte jamais la vraie, un patron cupide cramponné à ses petits abus de pouvoir.

Aucune morale ni rédemption possible, remarquez, juste les revirements de tout un chacun qui suit ses intérêts du moment et trahit l'allié d'hier, et les bonnes intentions qui s'enfuient la queue entre les jambes comme le rat aux yeux rouges, caché sous le tas.

Décourageant, mais vivant, humain, tonique, rempli de drôleries et de portraits féroces et justes. On recommande!

D'ailleurs, si vous en voulez, des mosaïques humaines, allez donc faire un tour au cinéma Excéntrix, qui projette *Autoportrait sans moi* de Danic Champoux, son œuvre de cinéaste en résidence à l'ONF. Cinquante personnes (sur les 500 recrutées du début) abordent des sujets intimes devant la caméra. Faut dire qu'avec les médias sociaux, bien des gens ont pris l'habitude de confier l'irracontable à la Toile qui avale tout.

Des histoires drôles ou émouvantes, sur les amours, les emmerdes, les fantasmes, on en entend. Mais plusieurs de ces personnes plantées devant une caméra fixe sur fond blanc ont vécu des événements si traumatisants qu'on reste tout bête : le chum qui s'est jeté devant un train quelques heures après que la femme qui nous parle l'a quitté, et les abus sexuels répétés, et le harcèlement durant l'enfance, le gars tatoué exclu même des funérailles familiales parce qu'il ferait peur aux braves gens de la place. D'autres vont mourir et lancent leur chant du cygne. La plupart cherchent à vivre, résilients ou pas. Mais c'est le miroir de notre époque, de notre société, de la planète mondialisée aussi, avec ses questions, ses peurs, ses traumatismes. C'est notre tas, en somme. Faut aussi l'aimer.

otremblay@ledevoir.com

SUPPLÉMENTAIRES 9 + 10 AVRIL!

[...] **UNE DES PIÈCES PHARES DE MICHEL TREMBLAY, SERVIE PAR UNE DISTRIBUTION HORS DU COMMUN, [...] DRÔLE, ATTENDRISSANTE, MAIS SURTOUT BOULEVERSAUTE.** — LE SOLEIL

SIX COMÉDIENNES MAGNIFIQUES, FORTES ET ÉMOUVANTES FONT RÉSONNER LA MUSIQUE DE TREMBLAY [...] — LE DEVOIR

ALBERTINE, EN CINQ TEMPS

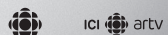
DE MICHEL TREMBLAY
MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

AVEC ÉMILIE BIBEAU
LISE CASTONGUAY
LORRAINE CÔTÉ
ÉVA DAIGLE
MONIQUE MILLER
MARIE TIFO

COPRODUCTION THÉÂTRE DU TRIDENT
TNM



UNE PRÉSENTATION DE Desjardins



THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

À L'AFFICHE!

TNM.QC.CA 514.866.8668

COMMENT S'OCUPER DE BÉBÉ

4 AU 22 MARS 2014

EN SUPPLÉMENTAIRE SAMEDI LE 15 MARS À 20H

DERNIÈRE SEMAINE

«Grande réussite... Un tour de force»
Mario Cloutier, *La Presse*

«Production captivante du Théâtre du Grand Jour»
Marie Labrecque, *Le Devoir*

«Brillant»
Philippe Couture, *Voir*

LA LICORNE

DE DENNIS KELLY

TRADUCTION OLIVIER CHOINIÈRE

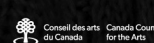
MISE EN SCÈNE SYLVAIN BÉLANGER

AVEC EVELYNE BROCHU
JOSÉE DESCHÈNES
RICHARD THÉRIAULT
HUBERT PROULX
GUILLAUME TREMBLAY

ET HENRI CHASSÉ
ANKA ROULEAU
GÉRALD GAGNON
LISE ROY
GUY VAILLANCOURT
LUC SENAY
SÉBASTIEN RAJOTTE
MÉLANIE ST-LAURENT

ÉQUIPE DE CRÉATION
JEAN GAUDREAU
ANDRÉ RIOUX
ALEXANDER MACSWEEN
ULYSSE DEL DRAGO
JEAN MATHIAS CORRÉARD
PIERRE LANTEL
SIMON CLOUTIER
MARIE-HELENE DUFORT

THÉÂTRE LA LICORNE 4559 PAPINEAU, MONTRÉAL BILLETTERIE 514-523-2246 THEATRELALICORNE.COM



CULTURE › DANSE

L'authenticité ultramoderne d'Israel Galván

Le chorégraphe et danseur remonte aux origines du flamenco, sans masque ni déguisement

LISA-MARIE GERVAIS

Libre. Vrai. Et avant tout indomptable. Le chorégraphe et danseur Israel Galván, surtout connu pour s'illustrer en dehors des sentiers battus du flamenco classique, ne s'en laisse pas imposer. C'est ainsi qu'en réaction à une commande de monter un spectacle moderne, il créait, il y a dix ans, *La Edad de Oro* (*L'âge d'or*), une prestation désarmante de simplicité, très près de la tradition, mettant en scène un danseur (lui), un chanteur et un guitariste. *No más*.

« C'est né d'une émotion, comme d'une rancœur. On m'avait demandé de faire un spectacle avec plusieurs musiciens, dans un lieu donné, dans un style moderne. Je me suis dit: "Pourquoi devrais-je faire quelque chose qui soit forcé?" », raconte-t-il en entrevue téléphonique au *Devoir*. « J'ai plutôt eu envie de faire quelque chose de plus classique », poursuit-il.

L'homme n'aime visiblement pas les étiquettes. On a dit de lui qu'il était rebelle, contemporain et même révolutionnaire. Il est un peu tout ça, mais il est aussi et indéniablement un danseur qui a baigné dans la tradition — avec ses racines andalouses — et un créateur pétri de culture populaire.

On lui avait demandé de bâtir une œuvre flamenca moderne, hors norme, et au fond, même en rejetant l'idée, c'est ce qu'il aura fini par faire en voulant retourner aux sources. « C'était tout aussi étrange de revenir à ce qu'il y avait avant, alors qu'on est que trois personnes sur scène durant une heure et demie. Ça nous oblige à donner le meilleur de nous-mêmes. »

Ses complices: les frères Lagos, Alfredo à la guitare et David au chant, ce dernier ayant remplacé l'irremplaçable Fernando Terremoto fils, décédé prématurément en 2010 mais qui était du spectacle à l'origine. « Après 10 ans de voyages, à se suivre, on est comme une famille », souligne Galván, dont le père, la mère et la sœur évoluent dans le monde du flamenco. « Cette relation se reflète sur scène. On sait comment et à quel moment on respire. »

Dépouillement

Voilà bientôt dix ans de tournée pour *La Edad de Oro*, mais c'est la première fois que le spectacle sera présenté au Canada. Dans un décor dépouillé, Galván se livre tout entier à la danse, sans pouvoir



PHOTOS FÉLIX VAZQUEZ

Israel Galván, « le plus vieux des jeunes danseurs de flamenco », avoue être toujours à la recherche de sa personnalité.

se défilier d'une quelconque manière. Un face à face authentique avec le flamenco, sans masque ni déguisement. « Ma façon de danser, ma li-

berté de mouvement et mes rythmes contrastent davantage dans cette œuvre parce qu'il n'y a aucun concept théâtral ni scénographie », explique

le danseur, qui en est à sa troisième visite à Montréal.

Réduite à sa plus simple expression, la prestation, une sorte de concentré pur jus de

Galván, se veut au plus près de la vérité. « Je veux être authentique en tout. Cette œuvre est plus pure en matière de flamenco, plus directe. » Le direc-

teur artistique, Pedro G. Romero, l'explique en ces termes: « On parle de la danse de Galván non pas comme [l'expression] d'une nouvelle ère, mais plutôt comme celle de nouveaux aspects de la danse qui proviennent de la profondeur des temps. »

Mais en dix ans, l'œuvre, dont le titre est un hommage et un clin d'œil au titre du film de Luis Buñuel, a beau n'avoir pratiquement pas changé, elle n'est plus tout à fait la même. Les interprètes non plus. La voix de Terremoto s'est tue et Galván, qui a aujourd'hui 40 ans, a le corps marqué par ses œuvres. « Je ne suis plus le même. »

Mais *La Edad de Oro*, elle, demeure. C'est le berceau originel. Comme lorsqu'on revient à la maison de notre enfance et que rien, ou presque, n'a changé, illustre le danseur. « On peut y déplacer un cadre ou un meuble, mais l'ambiance est toujours la même. Je veux maintenir le climat de sérénité qui s'en dégage. »

Un retour aux sources, donc, en même temps qu'un hommage au flamenco. Pas de doute que le flamboyant Espagnol maîtrise ses classiques, qu'on retrouve ici dans une gestuelle de génie façon Galván: les cambrures de son port altier, ses mains qui tranchent le vide, son grand corps, véritable caisse de résonance, tantôt rigide tantôt secoué de spasmes, comme en proie à un doux démon. On est gentiment dérouter.

Et encore une fois, Galván, dont on dit qu'il est « le plus vieux des jeunes danseurs de flamenco », semble condamné à danser seul. « J'ai déjà partagé la scène avec plusieurs musiciens et danseurs, mais j'ai arrêté tout ça. Je me cherche et je serai toujours à la recherche de ma personnalité. Je sens cette obligation constante de me renouveler. Comme un symptôme. J'en ai profondément besoin. »

Le Devoir



« Ma façon de danser, ma liberté de mouvement et mes rythmes contrastent davantage dans cette œuvre parce qu'il n'y a aucun concept théâtral, ni scénographie »

Israel Galván, à propos de son spectacle *La Edad de Oro*

LA EDAD DE ORO

Le 18 mars au Centre national des arts d'Ottawa, les 22 et 23 mars au Vancouver Playhouse, le 29 mars au Royal Conservatory of Music et enfin le 30 mars, à Montréal, au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

D Voir: Des fragments de *La Edad de Oro* d'Israel Galván. ledevoir.com/culture/danse

L'INTELLECTUEL
EST UNE MENACE,
UN HYPOCRITE ET
UN PRÉTENTIEUX.

As is (Tel quel)

Texte et mise en scène de Simon Boudreault

Une création du THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
et de SIMONIAQUES THÉÂTRE

Interprétation Jean-François Pronovost, Denis Bernard, Geneviève Alarie, Félix Beaulieu-Duchesneau, Patrice Bélanger, Marie Michaud, Catherine Ruel, Michel F. Côté, Claude Fradette et Philippe Lauzier

Collaborateurs Judith Saint-Pierre, Richard Lacroix, Suzanne Harel, Michel F. Côté, Frédéric Martin, Loïc Lacroix Hoy, Florence Cornet, Louis Héon et Jean-Marc Dalpé

2014

Théâtre d'aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
514 282-3900

Une présentation

Rouge

Woods

theatredaujourd'hui.qc.ca/ASIS

BMO

Bell

Hydro Québec

LE DEVOIR

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des arts du Canada

Conseil des arts

Conseil des arts Montréal

AVALE

PERFORMANCE THÉÂTRALE

Texte collectif avec la collaboration de J-F Nadeau
Mise en scène et conception de Catherine Bourgeois
Avec Anthony Dolbec, Michael Nimbley et Jacqueline van de Geer

DU 11 AU 29 MARS 2014
MARDI AU VENDREDI 20H / SAMEDI 16H



JOE JACK ET JOHN

AUX ZÉCURIES 7285, rue Chabot, Montréal Fabre
514 328-7437 auxecuries.com

LABORATOIRE CHERCHER/RECHERCHER.COM

CULTURE › THÉÂTRE

Les règles de l'art

Germain Houde a trouvé en Mark Rothko un personnage à sa mesure

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

«**D**e tous les personnages que j'ai interprétés, c'est de loin le plus envahissant!», lance d'emblée Germain Houde. Le personnage en question, c'est Mark Rothko, le peintre états-unien d'origine russe associé à l'expressionnisme abstrait, mort en 1970. Disons, pour être plus précis, que le comédien incarne le personnage que John Logan a imaginé dans une pièce en partie biographique intitulée *Rouge* et que Serge Denoncourt met en scène ces jours-ci au Rideau vert.

Traduit par Maryse Warda, le texte a valu à son auteur, un États-Unien aussi très présent du côté du cinéma, le Tony Award de la meilleure pièce en 2010. L'action se déroule dans le studio du peintre, à New York, à la toute fin des années 50. Rothko s'enferme alors pour créer, épaulé par un jeune idéaliste, une série de tableaux immenses destinés à orner les murs du Four Seasons, chic restaurant du Sea-

gram Building, haut lieu de la bourgeoisie et des affaires.

Voir rouge

«Les questionnements qui tiraillaient Rothko à cette époque correspondent en grande partie à ceux qui me hantent en ce moment», explique le comédien de 61 ans. Ses coups de gueule, ses rages, ses emportements... Ça pourrait être les miens. L'erreur que le peintre a faite, selon moi, c'est de mettre tous ses œufs dans le même panier, d'aller toujours dans la même direction, de ne pas diversifier sa pratique, de ne pas se réinventer, comme Picasso l'a fait par exemple.»

Ainsi, le Rothko qu'on découvre dans la pièce a quelque chose du génie qu'on ne tient pas vraiment à côtoyer au quotidien. Un brin misanthrope, vaniteux sur les bords, incapable de concessions, il lui arrive d'être hargneux, réfractaire à la nouveauté et parfois même un tantinet paranoïaque. «Par moments», explique le comédien, il est totalement insupportable d'intransigeance. Disons que ce n'est pas a priori un personnage sympathique, mais je pense qu'il finit par le devenir. À force de se concentrer sur un point, un but précis, il s'engage dans un en-

tonnoir, il laisse le piège se refermer sur lui. Son investissement, la manière dont il se voue corps et âme à l'art, c'est sa plus grande qualité, mais c'est aussi ce qui va le conduire à un point de non-retour.»

D'un point de vue formel, la pièce est aussi classique que maîtrisée. Dans le brillant dialogue entre le peintre et son apprenti, incarné par Mikhaïl Ahojja, les conceptions du monde et de l'art se confrontent, les idéaux s'entrechoquent, les notions de création, de commerce, d'intégrité et d'argent font des flammèches. «Il faut se replacer dans le contexte», précise Houde. L'art contemporain, dans les années 50, c'était extrêmement populaire tout en étant révolutionnaire, une manière de tout remettre en question; c'était comme le futur en marche. On parle d'un temps où beaucoup de gens avaient ce qu'on pourrait à tout le moins appeler des questionnements politiques.»

Mouvements artistiques

C'est sans nul doute cet alliage entre des enjeux individuels, personnels, et d'autres qui touchent à l'universel, qui a fait le succès international de la pièce. On y trouve de grandes, inépuisables et indémodables questions sur l'art, mais les idées s'incarnent toujours dans les convictions d'un homme.

«C'est la force de la pièce, estime le comédien. Interroger le rôle de l'art en nous faisant entrer dans l'esprit d'un artiste colossal dont les certitudes sont peu à peu ébranlées. Aborder en profondeur des sujets comme la pertinence de l'art, la naissance des œuvres, les notions d'abstrait et de figuratif, ce n'est pas banal. Le faire de manière aussi accessible, sur une scène de théâtre, c'est tout simplement brillant. Pour un comédien, je vous le dis, défendre un tel personnage, s'approprier des idées aussi engageantes, c'est



PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Selon Germain Houde, la force de *Rouge*, c'est qu'elle interroge le rôle de l'art en abordant en profondeur des sujets comme la naissance des œuvres, les notions d'abstrait et de figuratif, etc.

extrêmement rare, et précieux.»

Mark Rothko avait une vision contemplative de l'art, un rapport vibratoire, pour ne pas dire mystique, à la peinture. En ce sens, que ses tableaux se retrouvent dans un restaurant au style tape-à-l'œil, théâtre par excellence du grand jeu des apparences, de

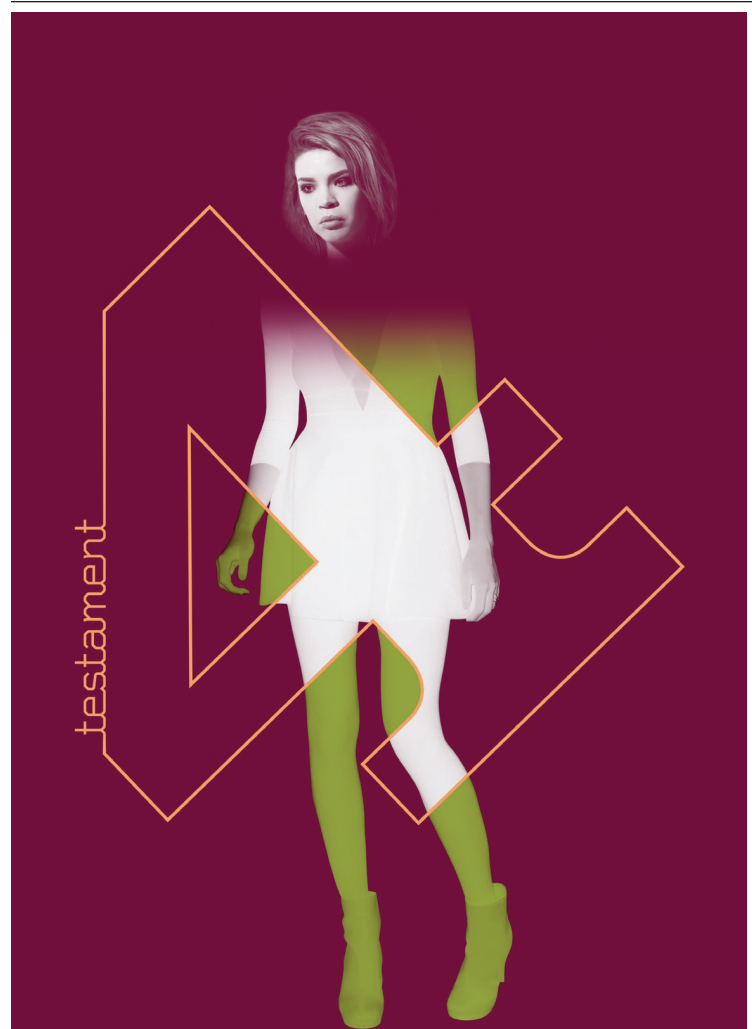
la mascarade capitaliste, n'allait pas de soi. «Ça a fait un scandale à l'époque quand Rothko leur a retiré ses toiles», rappelle Germain Houde. C'est un geste fort, d'une grande portée symbolique, une prise de position politique qui a toujours de l'impact dans la société actuelle, qui résonne en-

core un demi-siècle plus tard.»

Collaborateur
Le Devoir

ROUGE

Texte: John Logan. Mise en scène: Serge Denoncourt. Au Théâtre du Rideau vert du 18 mars au 12 avril.



testament

TESTAMENT

Du 10 au 30 mars 2014

Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Vickie Gendreau Adaptation et mise en scène Eric Jean Collaboration à l'adaptation Sébastien David Avec Marilyn Castonguay, Juliane Desrosiers-Lavoie, Simon Lacroix, Étienne Laforge, Hubert Lemire, Jean-Philippe Perras, Dominique Pétin et Jade-Mariuka Robitaille
Concepteurs Angelo Barsetti, Jérémie Battaglia, Linda Brunelle, Olivier Gaudet-Savard, Audrey Lamontagne, Vincent Letellier, Pierre-Étienne Locas, François Richard et Martin Sirois

Émotions brutes. Places limitées.
Réservez votre siège.

Les noctambules

20 mars - Après la représentation
Discussion animée par Marie-Louise Arsenaud.

L'heure du conte

23 mars - 15h00
Activité gratuite pour les enfants des spectateurs avec Isabelle Lamontagne et Myriam Houde.

Partenaire
famille



Amours romanesques

L'insoutenable légèreté de l'être

de Milan Kundera

31 mars - 19h30

Un rendez-vous avec James Hyndman

pour les passionnés de littérature.

Partenaire

Bell

Billetterie 514 845-7277 quat sous.com

Partenaire de saison

Hydro Québec

Messe basse [CEAD] 2014

DESCENDANCE

DU 11 AU 29 MARS 2014

TEXTE Dany Boudreault et Maxime Carboneau MISE EN SCÈNE Maxime Carboneau
INTERPRÉTATION Martin Faucher, Annette Garant, Rachel Graton, Raphaëlle Lalande, Julien Lemire et Louise Turcot ÉQUIPE Jérémie Battaglia, Erwann Bernard, Jérémie Boucher, Mélanie Demers, Éric Forget, Stéphane Laffleur, Marika Lhoumeau, Cédric Lord et Julie-Anne Parenteau-Comfort

SALLE JEAN-CLAUDE-GERMAIN 3900, rue Saint-Denis
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI Métro Sherbrooke
514 282-3900
theatredaujourd'hui.qc.ca

2013
2014



«Son investissement, la manière dont il se voue corps et âme à l'art, c'est sa plus grande qualité, mais c'est aussi ce qui va le conduire à un point de non-retour»

Germain Houde, à propos de Mark Rothko

«Les chorégraphies se marient parfaitement au texte... La musique, également, surgit comme un cinquième personnage important dans la pièce... La distribution est excellente. Pascale Montpetit, Daniel Parent, Philippe Thibault-Denis et Ana Brandão jouent, dansent et, dans le cas de la comédienne portugaise, chante cette partition exigeante.»
Mario Cloutier, La Presse

«Dans toute sa complexité, L'Architecture de la paix est un parcours éclairé de l'âme et de la mémoire qui résonne comme un appel à refaire le monde... C'est tout simplement subtilement édifiant.»
Elie Castiel, Séquences

L'ARCHITECTURE DE LA PAIX

la nouvelle création de Pigeons International
une pure invention de

Paula de Vasconcelos et Evelyne de la Chenelière

Théâtre ESPACE GO, Montréal Teatro São Luiz, Lisbonne

THÉÂTRE ESPACE GO DU 4 AU 22 MARS 2014
MARDI À 19 H, MERCREDI AU VENDREDI À 20H, SAMEDI À 16H
BILLETTERIE 514 845 4890

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE : PAULA DE VASCONCELOS TEXTE : EVELYNE DE LA CHENELIÈRE INTERPRÉTATION : ANA BRANDÃO, PASCALE MONTPETIT, DANIEL PARENT, PHILIPPE THIBAUT-DENIS MUSICIEN : CARLOS MIL-HOMENS ÉCLAIRAGES : STÉPHANE MÉNIGOT

Desjardins Caisse Portugaise
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Gustavo Dudamel, l'homme qui a changé la physionomie du classique

Le médiatique chef d'orchestre vénézuélien et son Orchestre philharmonique de Los Angeles font escale cette semaine à Montréal

CHRISTOPHE HUSS

Le médiatique chef d'orchestre vénézuélien Gustavo Dudamel, 33 ans, et son Orchestre philharmonique de Los Angeles arrivent à Montréal où ils seront en concert jeudi prochain, au moment même où un nuage gris plane sur le conte de fées et l'image lisse de l'artiste qu'on a publiquement accusé de complaisance avec le gouvernement chaviste de Nicolás Maduro...

On ne peut parler de Gustavo Dudamel sans évoquer l'œuvre de José Antonio Abreu. Cet économiste, politicien et pianiste vénézuélien a mis en œuvre, en 1975, le système éducatif le plus génial de l'après-guerre en inventant El Sistema, abréviation pour *Fundación del Estado para el Sistema nacional de las orquestas juveniles e infantiles de Venezuela*. Le but d'El Sistema est de sortir les enfants de leur milieu socio-économique défavorisé par la pratique de la musique en collectivité au sein d'orchestres, vus comme un microcosme de la société.

Le concept est devenu aujourd'hui une fondation publique, qui chapeaute 125 orchestres de jeunes à travers le Venezuela, dont plus de 30 orchestres symphoniques. El Sistema rassemble plus de 300 000 jeunes. Le projet a même fédéré toutes les forces politiques qui se sont succédé à la tête du pays depuis 40 ans.

Depuis qu'il a apporté la preuve qu'il pouvait, en plus, amener des musiciens du pays aux plus grands honneurs internationaux, El Sistema est devenu le concept de développement social en vogue. Plusieurs pays tentent de mettre en place leur propre Sistema.

Excellence

Il a fallu une génération pour que l'ensemble du processus s'implante. La touche finale apportée par Abreu et née de l'émulation entre les jeunes musiciens les plus doués fut, dans les années 90, de créer l'orchestre des orchestres, l'Orchestre symphonique des jeunes du Venezuela Simón Bolívar. Les meilleurs jeunes se dépassent pour être admis dans ce saint des saints, qui compte aujourd'hui un vivier de plus de 300 musiciens, soit deux orchestres complets.

Gustavo Dudamel, qui avait débuté dans le réseau comme violoniste à l'âge de cinq ans,



CHRIS CHISTODOULOU

Gustavo Dudamel est le premier chef d'orchestre né d'El Sistema, le système national d'orchestres pour jeunes au Venezuela.

est le premier chef d'orchestre né d'El Sistema. Il fut nommé directeur musical de l'Orchestre Simón Bolívar en 1999, à l'âge de 18 ans, et entre 2000 et 2005, la triple notoriété d'El Sistema, de l'Orchestre natio-

aussi rapidement personnifié une forme de «renouveau» dans la musique classique.

L'agence d'artistes de Simon Rattle a, la première, flairé l'aubaine et a fait de l'avènement de Gustavo Dudamel un autre

ont fait le reste. Au moment de glaner ses postes à Rotterdam, à Londres et à Philadelphie, Yannick Nézet-Séguin passait pour le «second hottest young conductor after Dudamel». En quelques années, Gustavo était devenu un mètre étalon. Aujourd'hui, il sort un nouveau chef vénézuélien tous les deux ans à peu près; Diego Matheus n'a eu qu'à paraître pour glaner le légendaire Teatro La Fenice de Venise. Christian Vasquez suit de peu et Il'yich Rivas, 21 ans, attend une heure qui ne saurait tarder.

Avant d'aboutir à Los Angeles en 2009, c'est l'Orchestre de Göteborg, en Suède, qui a donné à Dudamel son premier poste de directeur musical (2007-2012). Il y a appris le répertoire à l'abri des projec-

teurs. Aujourd'hui, le même orchestre a engagé Kent Nagano pour le faire travailler...

Mais le talent de Dudamel est tel que sa «surfabrication» médiatique précoce ne l'a probablement pas brûlé. La prochaine étape sera de savoir si c'est bien lui qui succédera à Simon Rattle à Berlin en 2018. De nombreux musiciens du Philharmonique de Berlin sont impliqués depuis des années dans le tutorat des élites d'El Sistema et sont fascinés par le modèle et ses résultats. L'aura médiatique grand public de Dudamel et les bénéfices attendus devraient, en théorie, lui permettre d'emporter le morceau.

L'ombre au tableau

C'est dire à quel point la polémique qui vient d'assombrir l'idyllique tableau, sur

fond de crise au Venezuela, tombe mal pour Gustavo Dudamel. L'ange de la direction, cet emblème de la nouvelle physionomie du classique, a été éclaboussé le 13 février dernier par une lettre ouverte calme, tranchante et lapidaire de la pianiste vénézuélienne exilée Gabriela Montero, reprochant au chef d'avoir donné l'aubade aux dirigeants du pays alors que les forces de répression faisaient mourir les étudiants dans la rue. «Ils ont donné un CONCERT pendant que leurs compatriotes se faisaient massacrer», écrit-elle.

L'icône des jeunes transformée en apparatchik du gouvernement Maduro? Ça fait mal à l'image... Presque plus ravageuse encore, la molle semi-non-réponse, en langue de bois, le lendemain, 14 février, par un Dudamel bottant en touche.

Comme par hasard, le 19 février, dès son arrivée à Los Angeles, le discours changeait, comme si la patate chaude avait été prise en main par une agence de relations publiques et de gestion de crises. Spontanément, donc, 144 heures après la mise en cause de Gabriela Montero, et hors de son pays, Dudamel a publié un communiqué arguant qu'il «abhorre et condamne toute violence». C'est ce communiqué qui est diffusé par le département des relations publiques de l'Orchestre de Los Angeles aux organisateurs concernés par la présente tournée de l'orchestre — même à ceux qui ne sont au courant de rien et n'ont rien demandé!

Dudamel, lui, ne parle pas aux médias. Il dirigera jeudi...

Le Devoir

GUSTAVO DUDAMEL ET LE LOS ANGELES PHILHARMONIC

Corigliano: *Symphonie n° 1*
Tchaïkovski: *Symphonie n° 5*
Maison symphonique de Montréal, jeudi 20 mars à 20 heures.

D Lire: Les lettres de Gabriela Montero et de Dudamel. Voir: Le chef en répétition. ledevoir.com/culture/musique

En quelques années, l'idée selon laquelle engager un chef jeune permettait de repenser le marketing et de drainer largement un nouveau public au concert s'est imposée

nal des jeunes et de son chef bouillonnant a littéralement explosé. Voici un pays dont on n'attendait pas grand-chose musicalement et qui soudain attirait l'attention, Dudamel incarnant à lui seul la réussite du système.

L'orchestre et le chef ont alors été soutenus par des personnalités éminentes de la scène musicale, tels Simon Rattle et Claudio Abbado, tous deux très motivés par les orchestres de jeunes et l'éducation. Par son tempérament inné de chef, Gustavo Dudamel a

«Sistema», dans le genre marketing et pompe à fric.

Le jeunisme

Cela fait dix ans que la fusée Dudamel a été lancée. Les marketeurs de la musique ont vu dans sa figure charismatique la possibilité d'insuffler un vent nouveau sur la planète musicale. La stagnation et le recul des institutions symphoniques, le vieillissement de l'auditoire, ont été attribués non pas au fait que le répertoire tourne indéfiniment en rond, sans créativité ou curiosité, mais au système existant, voulant que les postes clés de directeurs musicaux s'acquie- rent avec l'expérience.

En quelques années, l'idée selon laquelle engager un chef jeune permettait de repenser le marketing et de drainer largement un nouveau public au concert s'est imposée, alors que tout son fondement reste à démontrer. Gustavo Dudamel a été le catalyseur du phénomène. Les agences d'artistes

Une trajectoire hors de l'ordinaire

26 janvier 1981 Naissance à Barquisimeto au Venezuela.
1999 Nomination à la direction de l'Orchestre symphonique des jeunes du Venezuela Simón Bolívar.
2004 Lauréat du concours de direction d'orchestre «Gustav Mahler».
2007 L'Orchestre de Göteborg, en Suède, fait de Dudamel son directeur musical.
2009 Accession à la tête de l'Orchestre philharmonique de Los Angeles.

S'ENVOLER

Estelle Clareton
et Montréal Danse

20
MAR à 20 h

«Les danseurs, en volée d'oiseaux, sont pétillants comme des feux de Bengale.»

Catherine Lalonde - Le Devoir



RENSEIGNEMENTS
GÉNÉRAUX
450 662-4440

BILLETTERIE
450 667-2040



MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval
Montmorency
www.maisondesarts.laval.ca



DANSE
DANSE

SAISON
2013 2014

UNE ŒUVRE MAJEURE PORTÉE PAR
24 DANSEURS ET DES CHANTS GÉORGIENS,
INSPIRÉE DU SIDDHARTA D'HERMAN HESSE.



» Taiwan

CLOUD GATE DANCE
THEATRE OF TAIWAN

Songs of the Wanderers
Lin Hwai-min

27 » 28 » 29 MARS
Théâtre Maisonneuve



Photo © Yu Hui-hung, interprète Yu Chang-shen.

Billet à partir de 34 \$

DANSE.DANSE.CA



placedesarts.com

CULTURE › MUSIQUE

Du jazz en deux temps, avec bien des mouvements

La 14^e série Jazz en rafale débute jeudi sous le signe de l'originalité

SERGE TRUFFAUT

Cette année, la série Jazz en rafale va se dérouler à l'enseigne du piano. Celui que l'on nomme à queue, avec ses touches ISO 9000. Comme d'habitude, cet événement va se décliner en deux temps et bien des mouvements.

Cette édition, la 14^e pour être exact, va débiter sous le signe de l'originalité. On osera même dire de l'extrême originalité, car le 20 du mois courant deux pianistes, François Bourassa et Yves Léveillé, vont disséquer le comment et le pourquoi du ceci et du cela pendant que la percussionniste Marie-Josée Simard délivrera les ponctuations. Selon le programme, cette dernière manipule les gongs, les marimbas, les cloches tubulaires et les vibraphones. Oui! Les vibraphones.

Le coup d'envoi de ce show, qui risque fort d'être une définition de la prise de risques — deux pianos et des percussions, ce n'est pas courant —, se fera entendre à 20 h tapant. À 19 h, c'est à retenir, les animateurs ont mis au programme l'un des finalistes du concours de la relève. À noter que c'est à L'Astral que seront présentés ce show et les suivants.

La prise de risque numéro 2 est un quartet regroupant le saxophoniste Rémi Bolduc, le pianiste Baptiste Trotignon, le contrebassiste Fraser Hollins et le batteur... Ari Hoenig! L'invitation faite à ce dernier, ce New-Yorkais, c'est la bonne surprise de ce Jazz en rafale. Car...

Hoenig est le rythmicien du jazz puissant, aventureux. Du jazz qui se joue du fil du rasoir. Hoenig est également un haut-parleur de la garde de l'avant-garde. Entre Bolduc qui cisele toujours à temps, Trotignon qui est la contradiction du mou ou de l'indifférent et Hollins qui personnifie la solidité, ce show devrait être percu-



PASCAL MILLETTE

Le compositeur de jazz et pianiste Yves Léveillé participera au concert d'ouverture de la série Jazz en rafale.

tant. Le 21 mars à compter de 20 h avec le 2^e finaliste du concours de la relève à 19 h.

Le lendemain, pas moins de sept pianistes occuperont la scène de L'Astral. Ils s'appellent F. Bourassa, Y. Léveillé, Min Rager, John Roney, Josh Rager, Félix Stussi et Rafael Zaldivar. Ils proposeront des duos, des solos et autres en compagnie du Jazzlab Orchestra, animé notamment par le saxophoniste André Leroux et le trompettiste Aaron Doyle.

La fin de semaine suivante, soit celle du 27 au 29 y compris, bien des musiciens mis à l'affiche nous sont inconnus car vivant au loin du lointain. Du Luxembourgeois viendront le pianiste Michel Reis, le contrebassiste Marc Demuth et le batteur Paul Wiltgen. Des indications fournies, on conclut que le trio doit être homogène puisque les membres sont ensemble depuis 1998. La première partie sera assurée par le trio

de la pianiste Emie R. Rous-sel. Le 28 mars.

La veille, le trio du pianiste israélien Shai Maestro sera maître des lieux. Le surlendemain, le Mexicain Abraham Barrera sera de la partie avant que Rafael Zaldivar écrive la fin de cette 14^e édition.

Les billets se vendent à partir de 25\$. Tél.: 514 288-8882.

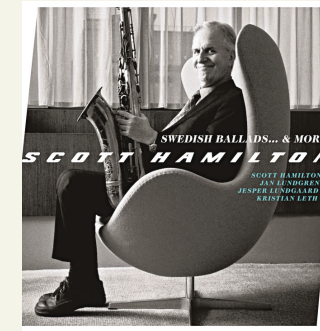


L'idée est excellente. Laquelle? Depuis le début des

années 80, Wynton Marsalis est le sujet d'une polémique à cause de ses positions sur le jazz. Les uns applaudissent, les autres le vouent carrément aux gémonies.

Bref, il ne laisse personne indifférent. Dans son dernier numéro, *Jazz News* propose un long entretien avec le trompettiste ainsi que les avis de plusieurs musiciens sur la question. Passionnant!

Le Devoir

Immense
Scott Hamilton

Si vous voulez vous régaler comme Coleman Hawkins, Ben Webster, Zoot Sims et Buddy Tate nous ont régalié, alors n'hésitez pas: faites une OPA, hostile s'il le faut, sur le dernier album de l'immense Scott Hamilton.

La galette a été baptisée *Swedish Ballads... & More*, parce qu'elle a été conçue avec des Suédois: le pianiste Jan Lundgren, le batteur Kristian Leth et le vétéran contrebassiste Jesper Lundgaard. Ces ballades du temps qui passe sous les auspices de la tranquillité et de la douceur ont été publiées par le label Charleston Square Recordings.

Puisqu'il est question de la Suède du début à la fin de ce petit chef-d'œuvre, tout un chacun se doute que nos bonshommes reprennent à leur compte un des motifs musicaux si chers à Stan Getz, soit le traditionnel *Dear Old Stockholm*.

Sinon, ils s'appliquent à mettre en relief les beautés d'originaux et d'une pièce écrite par Quincy Jones s'intitulant *Trubbel*. Le résultat est moelleux, calme et voluptueux. Du grand art dans le sens le plus artisanal qui soit. Depuis qu'on le suit avec constance, depuis le milieu des années 70 alors qu'il avait créé la surprise en pleine dictature du jazz fusion, en soufflant les notes comme Lester Young aimait les souffler, Scott Hamilton a toujours convaincu. Cet artiste de la simplicité est un grand monsieur. Chapeau!

TANGENTE

Laboratoire de mouvements contemporains

DIALOGUES INCARNÉS

MISS
JADE MARQUISMANGE-MOI
ANDRÉANE LECLERC / NADÈRE

DU 20 AU 23 MARS

STUDIO HYDRO-QUÉBEC DU MONUMENT-NATIONAL

FIXER LA CHAIR

LORGANISME avec la collaboration de la photographe Julie Artacho

ENTAILLES
CAROLINE LAURIN-BEAUCAGECARNAVAL
AMÉLIE RAJOTTE

DU 27 AU 30 MARS

STUDIO HYDRO-QUÉBEC DU MONUMENT-NATIONAL

tangente.
qc.caREG
22 \$ETUD
18 \$

monumentnational

514-871-2224

YOLO

SUITE DE LA PAGE E 1

Mardi, il lançait d'ailleurs un disque solo, intitulé 3/4, sur étiquette P572.

« Il a essayé de se recréer, et il veut s'aventurer dans des chansons, explique Jacques. Il a comme cinq noms; on ne de-

mande pas de comprendre, c'est un artiste! Moi-même, je peux même pas prétendre comprendre la moitié de ce qu'il fait! Mais il est bon dans ce qu'il fait. En studio, il se met dans sa zone, et il travaille. Pour le disque, il jouait avec nos flots, il s'adaptait à nous, et nous à lui. »

Ej feel zoo a parfois des airs de musique de club, mais très

riche, pleine d'influences. On sent le disco ou le funk à certains endroits. La guitare du Kim Ho (Creature) donne un petit côté africain à 50 *Shades of Beige*, et ailleurs on est dans des eaux quasi klezmer ou trad, portées par... un violon. Un violon?

« J'ai commencé à faire de la musique avec Alexandre; on avait 15 ou 16 ans, et on s'était dit que jamais on n'allait mettre de violon dans une chanson, parce que notre côté acadien, c'est dans nos paroles et notre accent, pas dans la musique, dit Jacques. Mais quand on a su que Johnny Comeau, qui est une légende chez nous, était malade, on a voulu travailler avec lui. Heureusement, sa santé tourne pour le mieux. »

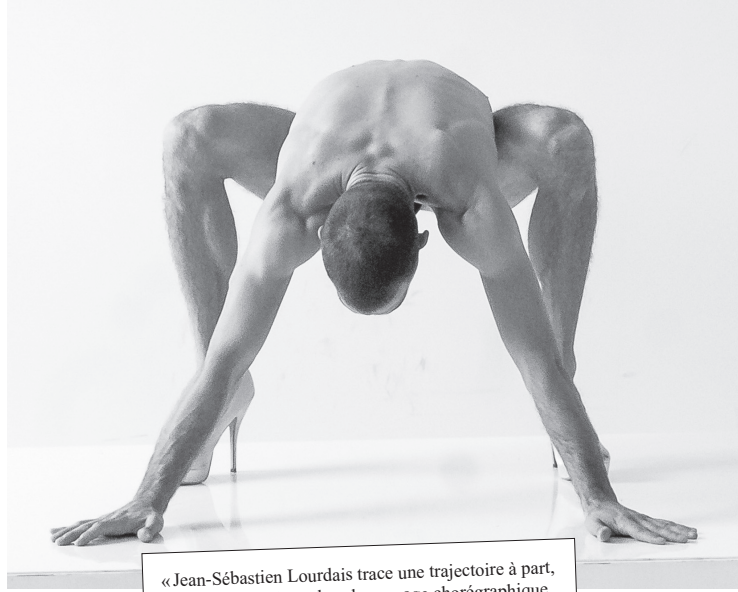
Le violoniste a enregistré quelques pistes dans un studio et les a envoyées au groupe, qui les a en quelque sorte échantillonnées sur deux chansons.

De l'ambition

Les gars de Radio Radio sont pas mal jasants, assez accessibles, mais ne manquent certainement pas de confiance et d'ambition. Et le départ de leur collègue Alexandre n'est pas pour les freiner.

Chacun de leur côté, ils multiplient les cours et les passe-temps. Gabriel apprend le piano et suit des cours de chant et d'espagnol. Jacques s'amuse avec la magie et apprend l'allemand grâce à une méthode audio qu'il écoute dans ses fréquents voyages entre Montréal et l'Ontario. « On vit bien de notre musique, mais on se trouve d'autres choses pour passer le temps, pour pas seulement être dans la musique. Et c'est pour garder le cerveau stimulé. »

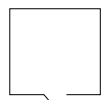
Et les cours de chant, c'est pour pousser la note davantage? « Ça aide pour le souffle, la respiration, ça donne plus de flexibilité pour ce que tu veux

Jean-Sébastien Lourdais
Fabrication Danse MILIEU DE NULLE PART
19, 20, 21 mars 20 h

« Jean-Sébastien Lourdais trace une trajectoire à part, totalement atypique dans le paysage chorégraphique montréalais. » — Frédérique Doyon, *Le Devoir*

CHORÉGRAPHE Jean-Sébastien Lourdais avec la collaboration des artistes-interprètes
ARTISTES-INTERPRÈTES Sophie Corriveau, Frédéric Gagnon, Caroline Gravel, Catherine Lalonde, Linda Rabbin, Anne Thériault
ASSISTANTE À LA CRÉATION Sophie Michaud
MUSIQUE Ludovic Gayer
ÉCLAIRAGES Jean Jauvin

UNE COPRODUCTION DE L'AGORA DE LA DANSE



AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHARRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

FRÉDÉRIC GAGNON / PHOTO GEORGES DUTIL



« On a fait nos preuves, mais là, on veut aller dans un autre marché »

Bernard Malenfant,
Radio Radio

faire, comme MC, explique Malenfant. Et maintenant on chante beaucoup plus avec les refrains; alors, si je peux le faire sans abîmer ma voix, les tournées iront mieux. Et on veut continuer à faire de la musique de plus en plus large, ouverte. »

Visiblement, ce sont les horizons de Radio Radio qui se sont plus vastes à l'avenir. Sans vouloir trop s'avancer, la formation aimerait bien jouer davantage pour les gens du Canada anglais et des États-Unis. « On peut dire qu'on n'est pas fermés à faire un disque anglophone », avance Malenfant. « Ça ne veut pas dire qu'on reviendrait pas back en français, dit Doucet. On en a fait quatre, on a fait nos preuves, mais là, on veut aller dans un autre marché. [...] C'est pas seulement reach for the star, c'est reach for the universe, va plus loin! » Ça doit être ça, « feeler zoo ».

Le Devoir

Écouter La pièce *Ej feel zoo* de Radio Radio.
ledevoir.com/culture/musique

CULTURE › TÉLÉVISION

La série *Mensonges* pleine de promesses

Le Club Illico imite Netflix en diffusant d'un bloc une production maison originale

STÉPHANE BAILLARGEON

On se le fait tellement répéter que ça doit bien être vrai : la *game* a changé. Elle a changé pour les journaux, devenus des plateformes multimédias en ligne. Elle a changé pour la musique, maintenant presque entièrement dématérialisée. Elle change pour la télé, qui se regarde de plus en plus à volonté, n'importe quand et sur toutes sortes d'écrans, petits et grands.

Club Illico, le service numérique par abonnement de Vidéotron, prend le virage à son tour en proposant *Mensonges*, première série originale québécoise diffusée tout d'un bloc sur un service de vidéo sur demande. La production est disponible depuis jeudi pour les abonnés du service. La série ira se faire voir en juin sur la chaîne Addik TV puis, peut-être, sur d'autres plateformes, y compris TVA, pourquoi pas ?

Le Club a fini l'an dernier avec 60 000 foyers qui ont cumulé 11 millions de visionnements. À elle seule, la première saison de 13 épisodes de la récente série de science-fiction américaine *Le dôme*, offerte à partir de la fin de décembre, a généré 400 000 téléchargements. Le Club a également reçu à l'automne, en primeur, trois épisodes de l'excellente production humoristique *Les beaux malaises*. La grosse machine en aurait diffusé davantage si le calendrier des montages l'avait permis.

La création écrite par l'humoriste Martin Matte a été vue 150 000 fois au total pendant six semaines. En gros, comme le Club comptait alors moins d'abonnés, chaque foyer-client a donc visionné les trois épisodes offerts. En plus, la diffusion sur la plateforme spécialisée à l'accès réservé ne semble pas avoir eu d'impact sur les cotes d'écoute lors de la diffusion à la télé généraliste et pourrait même au contraire avoir servi de levier promotionnel, par le bouche à oreille. La *game* change de toutes sortes de manières.

Contenu/contenant

« Si nous n'avions pas eu autant de clients, nous n'aurions pas pu nous intégrer aussi rapi-



Mensonges met en vedette deux spécialistes de l'interrogatoire joués par Fanny Mallette et Éric Bruneau.

dement dans des modèles de financement de série», dit Isabelle Dessureault, vice-présidente à l'exploitation des contenus chez Vidéotron, interviewée en table ronde au visionnement de presse cette semaine. « Compte tenu du fait que nous avons connu un succès au-delà de nos prévisions, nous avons pu devancer l'appui à la création originale. La vidéo sur demande peut donc être un déclencheur de production. C'est comme ça que l'équipe de Contenu QMI va pouvoir poursuivre. »

Cette branche de Québec, nouvellement fondée, aurait augmenté le nombre de projets en développement. La vice-présidente création de Création QMI, Ginette Viens, explique qu'elle pourrait déjà envisager la production d'émissions uniquement destinées à la plateforme sur demande. Cette option imiterait à plein le modèle éprouvé par le service américain Netflix avec

ses deux saisons de *House of Cards* lancées tout d'un coup ces deux derniers 14 février.

« Mais ce n'est pas le modèle que nous avons choisi pour *Mensonges* parce que nous considérons que cette série peut avoir plusieurs vies, ajoute M^{me} Viens. Elle peut très bien vivre sur plusieurs plateformes. »

Dans le Club Illico, la série rejoint environ 4000 titres, ce qui en fait le catalogue le plus richement doté en français

M^{me} Dessureault pense que l'option purement netflixienne se jouera sur la masse critique des abonnés. Elle rappelle toutefois que la *pure player* américain décline aussi ses œuvres sur plusieurs supports, par exemple sur les systèmes de divertissement des avions. « On n'est pas encore rendus là. On n'a pas encore les moyens de ne produire que pour le Club. Mais on pense [qu'en attendant] il y a des clients pour des diffusions sur plusieurs plateformes. »

Les filiales de Québec refusent de dévoiler les montants en jeu. Impossible donc

de savoir combien chacun des partenaires a versé comme écot dans le pot de départ pour produire *Mensonges*.

Dans le Club Illico, la série rejoint environ 4000 titres, ce qui en fait le catalogue le plus richement doté en français. La stratégie de développement vise à gonfler l'offre en primeurs pour satisfaire les demandes. « C'est un produit qui bouge beaucoup et qui a besoin de renouvellement constant, explique encore M^{me} Dessureault. D'où la stratégie des primeurs pour garder le client fidèle. »

La encore Netflix montre la voie. Et Radio-Canada suit, avec l'annonce récente de la constitution d'une sorte de club Tou.tv. Les détails demeurent secrets, mais bon, en gros, on sait que cette plate-

forme Extra permettra des visionnements sans publicité (c'est aussi le cas sur Illico à 10 \$ par mois et Netflix à 8 \$) de tout le catalogue déjà disponible. On comprend aussi qu'il y aura au moins deux séries étrangères, *Top of the Lake* et *Engrenages*. Par contre, Radio-Canada n'annonce aucune production originale et intégrale, comme *Mensonges*.

Une deuxième saison de cette production est en préparation et elle devrait emprunter le même chemin de diffusion à plusieurs voies. Tant mieux, parce qu'au-delà de leurs contenus, par leur contenu, ces *Mensonges* tiennent leurs promesses. Et c'est bien ainsi que la *game* change...

Le Devoir



L'art de mentir

C'est franchement bien bon. La série policière psychodramatique *Mensonges* présente les enquêtes menées par deux spécialistes de l'interrogatoire joués par Fanny Mallette et Éric Bruneau. Le duo est appuyé par Sylvain Martel dans un rôle de collègue terre à terre et tout-terrain. L'imitateur Pierre Verville joue le capitaine, « mais sans mimiques », observe le réalisateur Sylvain Archambault, qui avait déjà choisi le comique dans sa dramatique *Les Lavigneurs*.

Le scénariste Gilles Desjardins (*Musée Éden*) a eu la brillante idée de situer l'action sur les lieux des interrogatoires, dans les box où les témoins comme les suspects se succèdent à la question menée par des pros. Les huis clos accentuent l'importance des dialogues. Des va-et-vient constants vers les maisons des protagonistes ou les scènes de crimes aèrent et complètent la belle proposition.

Les enquêtes sont bouclées d'épisode en épisode, mais la trame souterraine des vies de famille se poursuit de l'un à l'autre. Cette mécanique narrative permet de multiplier l'examen des mensonges et de leurs effets.

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

SAISON 2013.2014

MARIE-NICOLE LEMIEUX

KARINA GAUVIN

SOLOMON

Samedi 22 mars à 19h30 Maison symphonique de Montréal

La Chapelle de Québec et Les Violons du Roy proposent un nouvel oratorio du grand maître avec une distribution exceptionnelle. Un moment fort de la saison.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

PARTENAIRE DE SAISON: La Capitale
PARTENAIRES DE CONCERT: GazMétro, OPTIMUM, CGI
EN COLLABORATION AVEC:

LE DEVOIR ET CAMUZ PRÉSENTENT

JAZZ EN RAFALE

Une soirée inoubliable
7 pianistes – 20 musiciens

14^e ÉDITION
20.03-22.03+27.03-29.03

CONCERT BÉNÉFICE 22 MARS 20h

FRANÇOIS BOURASSA – YVES LÉVEILLÉ – RAFAEL ZALDIVAR
JOSH RAGER – MIN RAGER – JOHN RONEY – FÉLIX STÜSSI
JAZZLAB ORCHESTRA +++ PLUS DE 1000\$ EN PRIX ET TIRAGE

À L'ASTRAL – 305 RUE SAINTE-CATHERINE EST – JAZZENRAFALE.COM

MOLTO PIANO

SODEC Québec

Concerts des arts de Québec

Patrimoine canadien

Canada Heritage

Centre des arts de Montréal

LA VÉRINE 85M

SOCAN

caisse de la culture

15 MARS 2014
SPECTACLE 20H30

11 AVRIL 2014
SOUPER 18H30 // SPECTACLE 20H30

13 AVRIL
SOUPER | DINNER 18H - SPECTACLE | SHOW 20H

18 AVRIL 2014
SOUPER 18H30 // SPECTACLE 20H30

CUISINOPERA
La cuisine en chantant

16 MAI 2014
SOUPER 18H30 SPECTACLE 20H30

17 MAI 2014
SOUPER 18H30 // SPECTACLE 20H30

5723 AV. DU PARC

THEATRERIALTO.CA

(514) 770-7773

CULTURE DE VISU

Conflits perpétuels

Sous des airs bon enfant, Sayeh Sarfaraz aborde les violentes répressions au Moyen-Orient

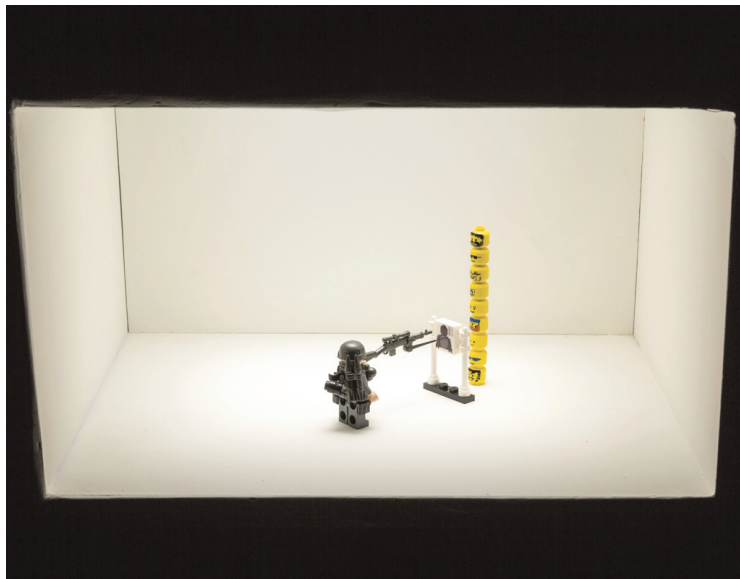
MICROPOLITIQUES

De Sayeh Sarfaraz. À la Maison des arts de Laval, 1395, boul. de la Concorde Ouest à Laval. Jusqu'au 27 avril.

MARIE-ÈVE CHARRON

D' exposition en exposition, Sayeh Sarfaraz redéploie les composantes d'un inventaire bien à elle et pourtant si commun : les figurines Lego. Elle en fait les personnages de ses installations, qui évoquent sous des airs bon enfant les violentes répressions exercées dans certains régimes du Moyen-Orient, et en particulier en Iran, son pays d'origine. Les jouets lui permettent d'aborder des sujets durs et d'indicibles réalités. Elle les détourne aussi intelligemment de l'usage sournois qui en est fait dans la promotion de la violence sous toutes ses formes.

Depuis 2008, Sarfaraz multiplie les expositions, notamment à Montréal où elle s'est installée après avoir étudié pendant six ans en France. Sa démarche s'est cristallisée autour des aspects qu'on lui connaît en 2009, lors de la réélection contestée du président iranien Mahmoud Ahmadjad. L'événement, a-t-elle déjà raconté en entrevue, a été pour elle un véritable tournant ; sa pratique allait désormais s'engager dans un devoir de mémoire à l'endroit de ce drame collectif duquel elle n'exclut pas une dimension



Vues de *Micropolitiques* de Sayeh Sarfaraz, une exposition portée par une imposante scénographie.

personnelle qui est celle de l'artiste en exil.

L'exposition *Micropolitiques* à la Maison des arts de Laval poursuit dans cette veine tout en apportant de nouvelles inflexions au travail. Les figurines sont toujours au rendez-vous, regroupées dans différentes mises en scène ayant pour mission de suggérer l'emprisonnement, la répression, la résistance, le sacrifice et le deuil. Des clans s'opposent selon des rapports de force qui mettent en présence le pouvoir des armes contre celui du nombre. Ici, l'artiste a délésté son travail des écritures qui venaient identifier certains personnages et garnir ses installations de déclara-

tions, de citations ou de définitions appuyant ce que l'assemblage des figurines traduisait déjà en un sens.

De ce fait, l'interprétation des scènes de conflit devient plus ouverte, moins didactique. Offert en appoint à l'exposition, un opuscule vient néanmoins camper la galerie de personnages et les événements sociopolitiques qui ont marqué l'Iran ces dernières années. L'ayatollah, la milice militaire Bassidji et la contestation populaire du Mouvement vert en 2009 sont ainsi évoqués sans toutefois être reliés directement aux figurines, ce qui dynamise autrement et pour le mieux la lecture des scènes.



PHOTOS GUY L'HEUREUX

Ces petits théâtres d'objets n'auraient toutefois pas cette portée sans l'imposante scénographie qui les abrite et qui les répartit dans la grande salle Alfred-Pellan. De larges cimaises, au fini parfois brut cimenté, configurent le parcours en labyrinthe et aménage pour les figurines des vitrines qui font office aussi de meurtrières ou de cellules. L'une d'elles, assez grande, peut accueillir les plus jeunes visiteurs, un des publics ciblés par cette exposition. Ils y verront des cubes, au potentiel volontairement ludique, mais qui, tout comme la façade à l'entrée du parcours, font voir des dessins dont les allusions militaires surgissent peu à peu.

Le dessin fait partie intégrante du travail de l'artiste depuis ses débuts. A travers le temps, elle l'a constamment épuré pour atteindre ici une graphie d'une grande élégance, si régulière que ressort en elle l'aspect fluide de l'écriture persane qui ornait auparavant ses installations. Ces changements que Sarfaraz a apportés à son travail n'enlèvent pas l'impression qu'elle opère depuis 2009 au sein d'un même cycle. Il fait retour avec insistance, comme les conflits en Iran que le nouveau président plus modéré Hassan Rouhani saura peut-être dénouer.

Si le futur de l'Iran demeure incertain, celui de Sayeh Sarfaraz augure du bon. D'autres

présentations en solo sont prévues cette année, notamment à Circa (Montréal) et à The Invisible Dog Art Center (Brooklyn), où Claire Moeder, commissaire de l'actuelle exposition, jouera aussi un rôle. La commissaire fera d'ailleurs une visite commentée de l'exposition ce dimanche 16 mars à 14 h, une occasion d'en savoir plus qu'avec le trop bref texte d'accompagnement placé en début du parcours.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir : Des œuvres tirées de l'exposition *Micropolitiques*. ledevoir.com/culture/arts-visuels

SHAKESPEARE VISIONNAIRE

Trois tragédies,
trois destins littéraires
d'une psychanalyse.

OTHELLO
RICHARD III
TIMON D'ATHÈNES

Séminaire de
JEAN-PAUL GILSON
psychanalyste

19 MARS, 2, 16, 30 AVRIL, 14 & 28 MAI

À 19 H

1700, rue Notre-Dame O.
pour inscription : info@1700laposte.com

1700 LA POSTE

L'autre Capa

L'International Center of Photography tire de l'ombre 125 tirages inédits en couleurs du grand maître du noir et blanc

CATHY REMY
à New York

On connaissait Robert Capa grand maître du noir et blanc ; ses images légendaires du Débarquement et de la guerre civile d'Espagne lui ont assuré une place de choix au panthéon du photojournalisme. Mais seuls quelques initiés savent qu'il est aussi l'auteur de milliers de clichés en couleurs restés dans l'ombre pendant plus d'un demi-siècle, faute de moyens techniques permettant leur restauration.

L'exposition *Capa in Color*, organisée par l'International Center of Photography à New York, permet de découvrir ce versant largement ignoré de son œuvre à travers 125 tirages inédits : époustouflants portraits de marins pris d'un convoi de la Royal Navy en Atlantique, photographies intimes d'Ernest Hemingway et de ses fils, voyages en Norvège ou dans les Alpes, plongée dans la *dolce vita* romaine.

Autant d'images aux couleurs éclatantes, délestées de l'austère gravité du noir et blanc, qui fourmillent de détails autrefois invisibles.

L'institut new-yorkais possède plus de 4000 diapositives, tous formats confondus, témoignant de son appétit insatiable pour tous les genres photographiques. « Capa s'est réinventé en tant que photographe quand il ne couvrait pas les guerres ou les conflits politiques », commente Cynthia Young, commissaire de l'exposition et conservatrice des archives de Robert et Cornell Capa.

Rejetées par la presse

Le photographe a tout de suite été emballé par l'arrivée des premiers films en couleurs. En 1938, alors qu'il est en train de couvrir la guerre sino-japonaise, il demande à son agence de lui envoyer douze rouleaux de Kodachrome avec toutes les instructions. Seulement quatre photos de la Chine ont survécu, mais son enthousiasme pour le nouveau médium était né.

Tout au long des années 1940, Capa continuera à couvrir de nombreux sujets géopolitiques pour *Life*, *Illustra-*



ROBERT CAPA/INTERNATIONAL CENTER OF PHOTOGRAPHY

Une famille norvégienne photographiée par Robert Capa (1951)

ted et le *Saturday Evening Post*, mais la grande majorité des images couleur produites durant cette période seront rejetées par la presse. Trois clichés réalisés en 1941 lors d'un reportage sur l'effort de guerre anglais échapperont de justesse à la « censure ».

« L'idée que Capa ait utilisé la couleur de façon régulière et pas juste occasionnellement dès 1941 peut paraître surprenante, voire choquante pour certains, reconnaît Cynthia Young, qui souligne le rôle joué par son frère, Cornell, dans la découverte tardive de ces images. Après sa mort, toutes les expositions et projets posthumes ont vraiment exclu le travail de la couleur qu'il a effectué pendant une bonne partie de sa carrière. Il y avait cette idée, dans les années 1960 et 1970, qu'un vrai journaliste photo ne travaillait pas en couleurs. »

Capa avait deux boîtiers en permanence et il était parfaitement conscient que certains magazines seraient prêts à payer plus pour avoir de la couleur. « La couleur était à la fois plus exotique et exclusive pour certains sujets », confirme Cynthia Young. Rien d'étonnant dès lors à ce que l'élégante revue de voyage américaine *Ho-*

liday, lancée en 1946, devienne l'un de ses plus fervents supports. Ses reportages en URSS avec John Steinbeck, en Israël avec Irwin Shaw ou en Hongrie donneront lieu à de larges publications en couleurs les années suivantes.

En 1948, *Look* l'envoie dans le sud de la France pour un reportage sur les poteries de Pablo Picasso. Il en revient avec des images tendres du peintre espagnol jouant avec son fils Claude dans les vagues. En 1950, on le retrouve sur le plateau des plus grands films hollywoodiens produits en Europe.

L'exposition s'achève sur des images déchirantes prises le 25 mai 1954, sur la route entre Nam dinh et Thai binh au Vietnam, avant qu'il ne trouve la mort en marchant sur une mine. En 1953, il écrivait dans une de ses lettres : « Biarritz, Deauville, les films bigarrés, c'est fini. Je ne sais pas encore où ni comment, mais je suis prêt à reprendre mon vrai travail. »

Le Monde

CAPA IN COLOR
À l'International Center of Photography, 1133, Avenue of the Americas, à New York. Jusqu'au 4 mai.

CULTURE DE VISU

Paris risqués

Une même liberté de création anime *Chantier libre IV* aux Ateliers Jean-Brillant et *Collision 10* à la Parisian Laundry

CHANTIER LIBRE IV
Les Ateliers Jean-Brillant, 3520, rue Saint-Jacques, jusqu'au 23 mars.

COLLISION 10
Parisian Laundry, 3550, Saint-Antoine Ouest, jusqu'au 15 mars.

JÉRÔME DELGADO



SOURCE ATELIERS JEAN-BRILLANT

Les Ateliers Jean-Brillant relancent l'événement créatif *Chantier libre*. Le thème imposé aux artistes cette année : la sculpture.

Pour une quatrième fois en sept ans, Les Ateliers Jean-Brillant, situés dans Saint-Henri, proposent *Chantier libre*, un événement de création dont le dernier volet, l'exposition, s'ouvrirait cette semaine. L'urgence de créer anime cet espace au passé industriel encore si présent qu'il semble branché sur le respirateur. Les 16 artistes n'auront eu qu'un mois pour concevoir leurs œuvres, les visiteurs, eux, n'ont que quelques jours pour s'y frotter — jusqu'au 23 mars.

C'est un chantier et, comme tout chantier, celui-ci se situe dans un entre-deux. Entre construction et destruction, entre chaos et ordre, entre exposition dans un espace galerie et laboratoire de matériaux et d'idées, l'événement est à prendre ou à laisser. La maquette et les dessins de Daniel Corbeil, travail en cours de réalisation inspiré par le paysage environnant, apparaissent, dans ce sens, comme un condensé de *Chantier libre*.

Le thème de cette quatrième édition, la sculpture, a mené à des œuvres où les

corps solides et lourds dominent. Phil Allard et Réal Patry ont notamment récupéré des carcasses de l'industrie auto-

Chez Mathieu Cardin, il s'agit d'un univers fantasmé à l'intérieur d'un casier métallique, comme le revers secret de la vie superficielle d'un concierge

mobile ou navale. Jean Brillant, l'artiste et chef des lieux, propose, quant à lui, une mini-rétrospective où la pierre et l'acier dominent.

Le réputé Peter Gnass, connu pour ses projections *in situ* en trompe-l'œil, s'est servi de restes industriels trouvés sur place pour composer un autre de ses paysages construits dans le réel, avec de la peinture, et redécoupés à travers la photographie. Son œuvre est à découvrir sous de multiples points de vue, en deux temps — les reproductions, au début du parcours, l'origine

de la proposition, dans une autre salle. Pour apprécier l'illusoire rectangle jaune, une seule perspective est possible, ou presque impossible, puisqu'il faut monter dans un escalier fantôme qui ne mène nulle part.

Il n'y a pas que de la sculpture dans *Chantier libre IV*. Le performeur de l'heure, Thierry Marceau, l'homme derrière le 1% de l'édifice 2-22, s'y

est produit, le soir du vernissage. Il y reste présent avec une œuvre qui conjugue document vidéo, sculpture et sa personification de Damien Hirst, la coqueluche britannique du marché de l'art. Côté vidéo, et expériences sonores, Sébastien Pesot se manifeste à travers une œuvre à quatre écrans pleine de rebondissements, littéralement.

Il n'y a pas que des poids lourds. Des artistes moins connus qui travaillent avec des matériaux légers occupent l'espace de manière surprenante. L'assemblage plastique (des « attaches-câbles ») d'Élisabeth Picard a poussé près du plafond, alors que les structures verticales en styromousse d'Andréanne Abbondanza-Bergeron entravent le parcours, de haut en bas. Pour sa part, Gentiane Barbin invite, avec ses modules portatifs, à visiter l'expo... à reculons.

Enfin, c'est un artiste en voie de percer, représenté par une jeune galerie (BAC, dans la Petite Italie), qui s'éclate — il défonce même une porte. Simon Beaudry, qui travaille autour du folklore québécois et de la culture de la vitesse, a mis en scène une installation de la destruction où il mêle performance, document vidéo et diff-

rents artefacts du réel et de l'imaginaire. À quelques pas des Ateliers Jean-Brillant, à la Parisian Laundry, prend place une autre exposition de courte durée, *Collision*, une tradition de la galerie de la rue Saint-Antoine. Elle réunit les travaux d'étudiants de l'Université Concordia et de l'UQAM. Une belle invitation : la totalité de la galerie, y compris son terrible bunker, leur est laissée.

C'est dans le bunker que se trouve la plus audacieuse proposition, *Reality Sucks*, de Mathieu

Cardin, un émule de BGL. Ici, il s'agit d'un univers fantasmé à l'intérieur d'un casier métallique, comme le revers secret de la vie superficielle d'un concierge. Grandes illusions qui naissent de la banalité d'un balai.

Les autres artistes ne méritent pas moins votre attention. Ce n'est pas que le spectaculaire qui compte. Kristin Nelson coud et propose des œuvres, presque absurdes, qui simulent la papeterie. Jude Griebel fait davantage dans l'accumulation et le mariage de références et

Plus qu'une exposition

Rassembler et ouvert sur plus d'une pratique, *Chantier libre* n'est pas qu'une exposition. Parmi les programmes ponctuels à l'affiche, la séance de dessin devant modèle vivant (samedi 15 mars, dès 18 h) est sans doute le plus inusité pour une manifestation d'art actuel. Lors de ce « happening » de quatre heures, 250 dessinateurs « de tous les calibres » seront à leurs crayons.

Mardi 18 mars, la soirée vidéo « Mises à l'épreuve » réunira 21 œuvres autour des liens possibles avec la sculpture. Aussi au menu : un enca, le mercredi 19 mars, et, le jeudi 20 mars, un concert électroacoustique. Pour ce dernier programme, le collectif Theresa Transistor proposera *Grand bruit*, une performance où l'acier, le béton et le métal entrecroqueront l'architecture, annonce-t-on.

Notez que certaines activités sont payantes, avec un prix d'entrée réduit pour « artistes, sans-emploi et musiciens ».

créée des sculptures dignes des beaux monstres de David Altmejd. À la fois peinture et sculpture, les œuvres casse-tête de Philippe Chabot se présentent autant comme un tout lisse que comme un tas de morceaux disparates. Construction, destruction et le motif inspirant de la ruine... Même dans une chic galerie privée, il peut être question de chantier et de liberté créatrice.

Collaborateur
Le Devoir



SOURCE PARISIAN LAUNDRY

Mathieu Cardin, *Reality Sucks*, 2014.

EXPO manger santé et vivre vert 2014

Notre porte-parole Joël Legendre vous invite chaleureusement!

Bio-K+ présente

MONTRÉAL - Palais des congrès
21-22-23 MARS 17^e édition

QUÉBEC - Centre des congrès
29-30 MARS 14^e édition

Alimentation Saine

Écologie

Santé Globale

- EXPOSANTS
- DÉGUSTATIONS
- CONFÉRENCES et DÉMOS CULINAIRES

HORAIRE :

VENDREDI 10 h à 20 h
Montréal seulement

SAMEDI 10 h à 18 h

DIMANCHE 10 h à 17 h

TARIFS :

ENTRÉE : 13 \$

Aînés et étudiants : 11 \$

16 ans et moins : Gratuit

expomangersante.com

Collection Loto-Québec 35 ANS

PRÉSENTE

ŒUVRES CHOISIES

EXPOSITION

DU 15 MARS AU 27 AVRIL 2014

MAISON DE LA CULTURE
MERCIER
8105, rue Hochelaga
Montréal

ENTRÉE LIBRE

En collaboration avec

Mercier
Hochelaga-Maisonneuve
Montréal

accès culture

RUDMAN, Sean, *Nature morte dans l'atelier de Mike Wehly*, n° 227 (détail), 2001 | Huile sur toile (H 35,5 cm x L 35,5 cm)

GRAND DÉVOILEMENT PUBLIC DU BATEAU DE MYLÈNE PAQUETTE

LES 21 ET 22 MARS - À COMPTER DE 10H00
HALL RIOPELLE, PALAIS DES CONGRÈS

Une présentation de: **Bio-K+**

Clef DES CHAMPS

MAÎTRE HERBORISTE DEPUIS 1978

www.clefdeschamps.net

SIROP DE PLANTAIN

Guérit l'irritation
Calme la toux
Sans sucre
Sans alcool
Certifié biologique

VOTRE VOIX DE GUÉRISON

inewa

Boulangerie Artisanale

inewa.com



FILMS SÉVILLE

Les garçons et Guillaume, à table! a un cadrage impressionnant, un rythme d'enfer et use de couleurs almodovariennes.

Homme, femme, mode d'emploi

Fort de cinq César, *Les garçons et Guillaume, à table!* se déploie comme une comédie maîtrisée avec virtuosité

LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE!
Réalisation et scénario: Guillaume Gallienne, d'après son spectacle solo. Avec Guillaume Gallienne, François Fabian, André Marcon, Brigitte Catillon, Nanou Garcia. Image: Glynn Speckaert. Montage: Valérie Deseine. Musique: Marie-Jeanne Serero. 86 minutes.

ODILE TREMBLAY

Fort de ses cinq César, moisson en partie excessive puisqu'il a coiffé au poteau, dans la catégorie du meilleur film, des œuvres aussi magistrales que *La vie d'Adèle*, *Le passé* et *L'inconnu du lac*, *Les garçons et Guillaume, à table!* n'en demeure pas moins une comédie de la plus belle eau, maîtrisée avec virtuosité. Sociétaire de la Comédie-Française, Guillaume Gallienne, avec ce

premier long métrage, évite des pièges qui auraient fait frémir des vétérans. Transposant son spectacle autobiographique, où il s'était donné tous les rôles, il n'incarne à l'écran que son rôle et celui de sa terrible mère, s'évitant la surcharge, même si le narcissisme de l'entreprise ne peut être gommé tout à fait, avec l'omniprésence de la voix hors champ.

Maman l'a élevé comme une fille, au milieu de ses frères plus virils, «*Les garçons et Guillaume, à table!*» constituant le cri maternel annonçant le repas. Or cette mère bourgeoise et maîtresse femme, il l'admire et veut lui plaire. L'histoire se décline entre la représentation de sa jeunesse sur scène par Gallienne et celle au cinéma, entre candeur comme levier humoristique et émotionnel et terrible drame de l'identité, capté fron-

talement de l'enfance à l'âge adulte. Usant du flash-back, jouant du gros plan, cassant les règles, manifestant un sens du cadrage impressionnant et un rythme d'enfer, fer de lance d'une bonne comédie, usant de couleurs almodovariennes. Guillaume Gallienne se révèle bon acteur de cinéma (excellent aussi en Pierre Bergé dans *Yves Saint Laurent* de Jalil Lespert, bien-tôt au Québec), ici un peu à la manière *Cage aux folles*, car il joue au gai et s'y croit en y mettant du maniérisme.

On pense un peu à la comédie belge si réussie *Ma vie en rose*, d'Alain Berliner, pour la fantaisie et l'identité sexuelle fuyante à la préadolescence, ici sens dessus dessous.

Le fait que Gallienne incarne les deux rôles cruciaux de la mère et du fils-fille nous renvoie aux conventions om-

niprésentes du théâtre et du burlesque; le personnage de la maman, hommasse, à la silhouette de Castafiore — que voulez-vous, un homme l'incarne —, offre la distanciation qui crée l'humour. Il s'est entouré d'excellents interprètes, au premier chef François Fabian, impériale en grand-mère dite Babou, et André Marcon, en père épris de virilité. Le film est truffé de situations-gags souvent délectables, qui permettent de servir cette jeunesse traumatisante entre deux rires. Des scènes à la douche, à la piscine, en Espagne, avec l'apprentissage du flamenco, sont autant d'occasions de revirements comiques qui désarçonnent pour mieux lancer en filigrane le fil puissant mais fardé de sa propre tragédie.

Le Devoir

De boîte à lunch à boîte aux lettres

Ritesh Batra raconte comment il a mitonné ses *Saveurs indiennes*

ANDRÉ LAVOIE

En cette ère électronique et dématérialisée, l'idée de s'envoyer des mots doux griffonnés à la main sur du papier semble totalement anachronique. C'est pourtant le moyen privilégié par les deux personnages principaux du premier long métrage de fiction du cinéaste indien Ritesh Batra, *Saveurs indiennes*. Par contre, nul besoin de timbre ou d'enveloppe pour faire voyager ces messages: des coursiers chargés de livrer des repas chauds aux quatre coins de Mumbai vont s'acquitter de cette tâche.

Ce système n'est pas une fantaisie cinématographique; ils sont plus de 5000 coursiers à ratisser, à vélo, en auto et en train, cette ville bruyante et agitée, apportant aux travailleurs leur repas du midi préparé le matin par leur épouse ou leur restaurant préféré, système géré de façon minimale et à la précision digne d'une horloge suisse. Ritesh Batra n'avait pas d'opinion particulière sur ce phénomène, reconnu pour son faible taux d'erreur, mais un séjour prolongé à New York a dé-



SONY PICTURES CLASSICS

Ritesh Batra

veloppé chez lui une certaine nostalgie des origines.

C'est justement de Mumbai qu'il évoque son contact privilégié avec cet univers, lui qui, après plusieurs courts métrages, voulait tourner un documentaire sur le sujet. «*Ce n'était pas tant le fonctionnement qui m'intéressait que de dénicher de bonnes histoires plus personnelles*», raconte Ritesh Batra lors de notre entretien télépho-

«*Ce n'était pas tant le fonctionnement qui m'intéressait que de dénicher de bonnes histoires plus personnelles*»

Ritesh Batra

nique. *J'ai fréquenté ces coursiers pendant plusieurs semaines, certains sont devenus des amis — on les voit d'ailleurs dans le film!* — et ils m'ont raconté beaucoup d'anecdotes concernant des épouses insatisfaites.»

Dans *Saveurs indiennes*, l'une d'elles tente de reconquérir son mari indifférent en lui préparant des repas succulents, mais ses efforts vont aboutir sur le bureau d'un autre homme, un

fonctionnaire solitaire au seuil de la retraite, d'abord séduit par cette cuisine exceptionnelle, vite intrigué par les messages que cette inconnue glisse dans la boîte. Ce grincheux déstabilisé dans sa routine n'est sorti de l'imagination de son auteur. «*Je me suis un peu inspiré de mon grand-père, un veuf qui supportait mal la solitude. On retrouve aussi dans le film une certaine nostalgie pour le quartier de mon enfance. Il y a toujours beaucoup de choses personnelles quand on réalise un premier long métrage...*»

Par contre, oubliez le clinquant de la manière Bollywood, un genre musical et flamboyant que le cinéaste sait apprécier mais qui ne l'inspire pas comme créateur. «*C'est sans doute pour cette raison que plus de la moitié du financement provient de l'extérieur de l'Inde*, dit-il sans amertume. *J'ai monté le film à New York, fait le son et la musique à Berlin, et la colorisation en France... et il a plutôt bien marché en Inde!*» Avec ce financement international, avait-il le sentiment d'être sous haute surveillance et de multiplier les compromis? «*Un budget de moins de 2 millions d'euros, c'est peu. Les pressions auraient été plus fortes si le film avait été plus coûteux.*»

À un journaliste, Ritesh Batra soulignait son grand intérêt pour la cuisine, fascination réelle et sincère, mais jamais ostentatoire dans *Saveurs indiennes*. Il précisait toutefois ne pas voyager dans les pays où la bouffe n'est guère recommandable. Que pense-t-il alors de ce que l'on peut manger ici? «*Je n'ai visité qu'une seule fois le Canada, affirme le réalisateur en riant. J'ai été invité au Festival de Toronto et, à cette occasion, j'ai mangé de délicieux sushis et surtout dîné en compagnie de l'écrivain Michael Ondaatje, qui est venu voir mon film.*» Manger avec le célèbre auteur du *Patient anglais*, ça ne manque pas de piquant, même pour un cinéaste indien.

Collaborateur
Le Devoir

Saveurs indiennes prendra l'affiche le vendredi 21 mars en version française et en version originale avec sous-titres anglais dans plusieurs villes du Québec.



AXIA FILMS

Raphaël Personnaz et Thierry Lhermitte dans *Quai d'Orsay*.

Comme un sou neuf

QUAI D'ORSAY

Réalisation: Bertrand Tavernier. Avec Raphaël Personnaz, Thierry Lhermitte, Niels Arestrup, Bruno Raffaelli, Julie Gayet, Anaïs Demoustier. Scénario: Christophe Blain, Abel Lanzac, d'après leur bande dessinée. Image: Jérôme Alméras. Montage: Guy Lecorne. Musique: Bertrand Burgalat. France, 2013, 114 minutes.

MARTIN BILODEAU

On ne peut qu'admirer un cinéaste de 72 ans, en l'occurrence Bertrand Tavernier, qui choisit de sortir de sa zone de confort pour aborder un genre nouveau, à savoir la satire politique. Surtout lorsqu'on constate que, nonobstant quelques bémols, l'effort en valait la chandelle.

Inspiré de la bande dessinée éponyme d'Abel Lanzac et Christophe Blain, *Quai d'Orsay*, son 22^e long métrage de fiction en carrière, crépite en effet sous les bons mots et brille comme un sou neuf. Qu'importe après tout si, par moments, on sent la main lourde du cinéaste devant le poids d'un défi inédit chez lui: la légèreté.

«*Responsabilité, unité, efficacité.*» C'est là le mantra du ministre des Affaires étrangères joué par Thierry Lhermitte dans ce concert de chambre joué entre les murs et sous les plafonds hauts du Quai d'Orsay, qui abrite le ministère des Affaires étrangères à Paris. Ça semble aussi être la leçon retenue par Tavernier dans sa réalisation efficace de ce film grouillant de monde et «*taillé à la serpe*», focalisé sur le point de vue d'Arthur Vlamincq (Raphaël Personnaz), un idéaliste

de gauche fraîchement sorti de l'École d'administration publique. On lui offre un poste inespéré: responsable «*du langage*», c'est-à-dire rédacteur des discours du politicien à la tignasse argentée, qui tire à hue et à dia, à gauche et à droite, à tort et à travers, mais qui, à la onzième heure, vise juste chaque fois. Un bouffon de génie, en somme, calqué, dit-on, sur l'ex-premier ministre dans le gouvernement de Jacques Chirac, Dominique de Villepin.

Quai d'Orsay, c'est l'odyssée initiatique d'un candide moderne dans les couloirs minés d'un ministère où les intérêts des uns et des autres se percutent, où l'illusion de l'unité et du front commun ne s'obtient qu'au prix d'efforts considérables. Notamment de ceux fournis par le directeur du cabinet, vieux sage un brin pervers, joué à la perfection par Niels Arestrup (lauréat du César du meilleur second rôle), qui émerge de ses siestes avec des solutions à tous les problèmes.

Arestrup constitue la force lunaire du ministre solitaire que Lhermitte prend un plaisir immense à jouer. Pas dans la nuance, mais dans le mouvement; du reste, le personnage plus grand que nature et rapide comme son ombre imprime son mouvement à tout le film, dès qu'il entre dans une pièce fait voler au vent les feuilles empilées sur les bureaux (procédé bédésque dont Tavernier abuse). Il incarne le triomphe de la pensée sur la bureaucratie, même si Vlamincq, notre guide dans ce labyrinthe politique, met beaucoup de temps à le comprendre. Et nous avec lui.

Collaborateur
Le Devoir

Hydro Québec présente

Pro Musica

Série Pierre-Rolland

Lundi 31 mars 2014 - 20h

Tetzlaff au violon et Lars Vogt au piano

Mozart • Bartók • Webern • Beethoven

Pro Musica Renseignements 514-845-0532

Maison symphonique de Montréal

Billets 65\$, 55\$, 35\$ (taxes et frais en sus)

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

CONCERTS LMMC

123^e saison 2014-2015

SALLE POLLACK 555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

7 sept. JAMES EHNS, violon

28 sept. TAKÁCS QUARTET, cordes

19 oct. TRIO PASQUIER, cordes

9 nov. STEWART GOODYEAR, piano

30 nov. MONTROSE TRIO, piano et cordes

8 fév. BENEDETTO LUPO, piano

1^{er} mars JERUSALEM QUARTET, cordes

22 mars JEAN-GUIHEN QUEYRAS, violoncelle

12 avril CHRISTIANNE STOTJN, mezzo-soprano

3 mai BORODIN QUARTET, cordes

Abonnement: 250 \$ Étudiants (26 ans): 80 \$
Billet: 40 \$ Billet: 20 \$
Non remboursable/Taxes incluses

LMMC 514-932-6796
lmmc@qc.aibn.com www.lmmc.ca



BRADYWORKS

musique + création

présente

ROAD SONGS

Tournée Québec / USA / Australie 2014
Seul concert au Québec!

Mercredi 19 mars 20h
Chapelle-historique du Bon-Pasteur
100, rue Sherbrooke Est
15\$ / 25\$ - à la porte

Invité spécial :
le baryton new yorkais
Tom Buckner
avec Tim Brady - guitare électrique
L. Freedman - clarinette basse
P. Paull - alto

Musique de chambre / musique actuelle de
Brady, Cage, Wolff, Griswold,
Enacarcao



CULTURE › CINÉMA

L'action de *Maina* se déroule sur le territoire québécois, il y a 700 ans.

PHOTOS ISABELLE DUBOIS

Le choc de deux solitudes

Le film *Maina*, tourné en innu et en inuktitut, plonge dans la préhistoire québécoiseCAROLINE MONTPETIT
à Kuujuaq

Il faut oublier notre langue, notre culture, nos repères, et remonter loin dans le cours de l'histoire, pour plonger dans l'univers de *Maina*, le long métrage de Michel Poulette, qui prend l'affiche le 21 mars sur les écrans du Québec. L'action se passe il y a 700 ans, soit juste avant le contact avec les Européens. *Maina*, une jeune Innu promise à un homme qu'elle n'aime pas, quitte son village pour retrouver un enfant qui lui a été confié, mais qui a été enlevé par des Inuits.

Le film explore donc la peur de l'autre, qui se manifeste à travers le choc entre ces deux cultures, l'une innue et l'autre inuite. «*Ce que j'ai jamais là-dans, c'était l'affrontement de deux cultures*», dit Michel Poulette, rencontré alors qu'il lançait son film dans le village inuit de Kuujuaq, au Nunavik. C'est d'ailleurs à Kuujuaq que la deuxième partie du film, qui se passe surtout dans la communauté inuite, a été tournée. La première partie, qui met en scène la communauté innue, est tournée à Mingan.

«*Et ce qui était intéressant, c'est que je me rendais compte que c'étaient deux cultures d'ici, mais qu'on ne connaissait pas*», dit Poulette.

Alors que le cinéma québécois s'ouvrait sur le monde, avec des films comme *Inch'Allah* par exemple, Poulette saisit l'occasion de tourner un film sur des cultures méconnues ayant pourtant évolué ici, au Québec.

Le film est basé sur le livre du même nom, que Dominique Demers a écrit il y a une quinzaine d'années. Après avoir lu le livre, il entreprend des démarches dans diverses communautés autochtones.

«*Je voulais avoir des spécialistes de leur culture qui pour-*

«*Et ce qui était intéressant, c'est que je me rendais compte que c'étaient deux cultures d'ici, mais qu'on ne connaissait pas*»

Michel Poulette, cinéaste



raient m'en parler», dit-il. Le chef de Mingan, Jean-Charles Piétachau, s'intéresse à son projet. «*Il voyait là un héritage à laisser à ceux qui suivent et un coup de chapeau à ceux qui nous ont précédés*», dit Poulette.

Il faut dire que le film est entièrement tourné en langues autochtones, l'innu et l'inuktitut, avec une narration en français ou en anglais. «*Certains cinémas ont voulu avoir seulement la version doublée, en français ou en anglais*», précise Judith Dubeau, d'Ixion Communications, qui assure la promotion du film.

Le comédien Peter Miller, qui joue le rôle du premier amoureux, innu, de *Maina*, y a vécu l'occasion de se réappropriar la langue innue de sa mère et de sa grand-mère. «*J'ai suivi des cours avec Joséphine Bacon*», dit-il. Pour Ipelelie Ootoova, un Inuit originaire de Pond Inslet, au Nunavut, qui joue le rôle de Nataq, le second conjoint, inuit, de *Maina*, l'expérience a été l'occasion de reprendre des études sur sa culture et sa langue, à Ottawa. Il a aussi dû apprendre un dialecte inuit autre que celui qu'il

parle dans sa communauté.

La distribution, qui est entièrement autochtone, compte aussi le désormais célèbre Natar Ungalaq, originaire d'Igloolik, qui a aussi joué, entre autres, dans *Atanarjuat*, de Zacharias Kunuk, et dans *Ce qu'il faut pour vivre*, de Benoît Pilon. Le rôle-titre est pour sa part assuré par la comédienne Roseanne Supernault, originaire d'une communauté métisse des Prairies, en Alberta. Le scénario est signé par Pierre Billon.

Une émotion préhistorique

Dominique Demers raconte que l'idée de cette histoire a germé il y a plus de 15 ans, alors qu'elle visitait un musée à Lyon. «*Je me suis retrouvée dans le musée des textiles*, raconte-t-elle. *Dans une petite antichambre, il y avait un lutrin, un globe de verre et un bout de tissu qui aurait appartenu à une femme vivant il y a 7000 ans*, raconte-t-elle. *J'ai vécu une émotion préhistorique*», Demers a la vision d'une jeune femme vêtue de fourrure et courant sur un cap rocheux.

L'idée fait son chemin dans la tête de l'auteure de sonder la préhistoire québécoise. «*Et là, je me suis dit: si elle venait de chez nous? À la bibliothèque, avec mes enfants, j'ai pris un livre sur la préhistoire et le caribou. J'étais sûre qu'elle chassait le caribou*», dit-elle.

Dominique Demers fait des recherches intensives et se consacre à son projet pendant deux ans. «*La folie que j'ai eue, c'est la même qu'a eue Michel Poulette*» quand il a fait le film, dit-elle.

Elle découvre que les Innus et les Inuits sont arrivés sur le territoire qu'on appelle aujourd'hui le Québec lors de deux migrations différentes, survenues à des milliers d'années d'intervalle.

«*Il y a eu des migrations différentes et ils se sont rencontrés*», dit-elle, ajoutant que cette découverte lui a aussi procuré une émotion intense. «*Je n'avais jamais entendu parler de cela à l'école*».

«*Les Innus sont arrivés en premier*», raconte-t-elle. Entre les deux groupes, il y aurait eu des guerres, entre autres autour de pierres qu'on trouvait dans la baie de Ramah.

«*Les pointes de flèche, c'était important*, dit-elle. *Ils pouvaient se battre pour une pierre, peut-être pour des valeurs spirituelles, mais aussi à cause de notions de dureté et de porosité*».

«*L'histoire de Maina, c'est une histoire qui aurait pu exister*». Dans le film, l'histoire a été modifiée pour répondre aux exigences cinématographiques. «*Le film ne trahit pas Maina*», dit Demers.

Les communautés innue et inuite ont investi chacune 2 millions de dollars dans la production du film *Maina*.

Le Devoir

Notre journaliste a séjourné dans le Nord à l'invitation d'Équinoxe Films.

Le tragique et le trivial

AUTO PORTRAIT SANS MOI
Réalisation et scénario: Danic Champoux. Image: Jean-Pierre St-Louis. Montage: René Roberge. Québec, 2013, 98 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Avec *Autoportrait sans moi*, Danic Champoux (*Mon père, Séances*) pratique un artisanat cinématographique qui ressemble à une courtépointe: une suite de motifs étalés sur une immense couverture, de dimensions variables mais tous confinés dans le même périmètre. Aucun élément n'apparaît plus important que l'autre, s'étalant dans un déroulement continu.

C'est d'abord la simplicité de la technique qui saute aux yeux devant ce florilège impressionnant de témoignages, certains poignants et d'autres aussi anecdotiques qu'une discussion de taverne. Toutes les personnes conviées à ce drôle d'exercice de type «propos et confidences» sont confortablement (?) installées sur un tabouret, placées au centre d'un espace blanc et totalement dénudé, obligeant vite le spectateur à se concentrer sur la seule chose importante de ce film: le facteur humain.

Cadrés tout au centre de l'image, observés de manière quasi statique — la caméra effectue quelques mouvements si discrets qu'ils semblent imperceptibles —, les protagonistes, environ une cinquantaine, défilent tour à tour comme s'ils étaient dans une sorte de confessionnal laïque. Ils ne cherchent pas à laver leurs fautes, mais à se raconter, le plus souvent de manière franche, détaillée, ou d'une façon quelque peu erratique,

certains se demandant peut-être ce qu'ils font entre les quatre murs de ce studio.

Ont-ils accompli quelque exploit olympique ou relevé des défis impossibles pour attirer l'attention de Danic Champoux? C'est plutôt le contraire: mères de famille insatisfaites ou débordées, rebelles tatoués, jeunes filles en fleur ou en thérapie, suicidaires en puissance ou en voie de rémission, cœurs solitaires ou effrayés par la perspective de l'engagement, ces personnages s'affichent fièrement dans toute leur banalité.

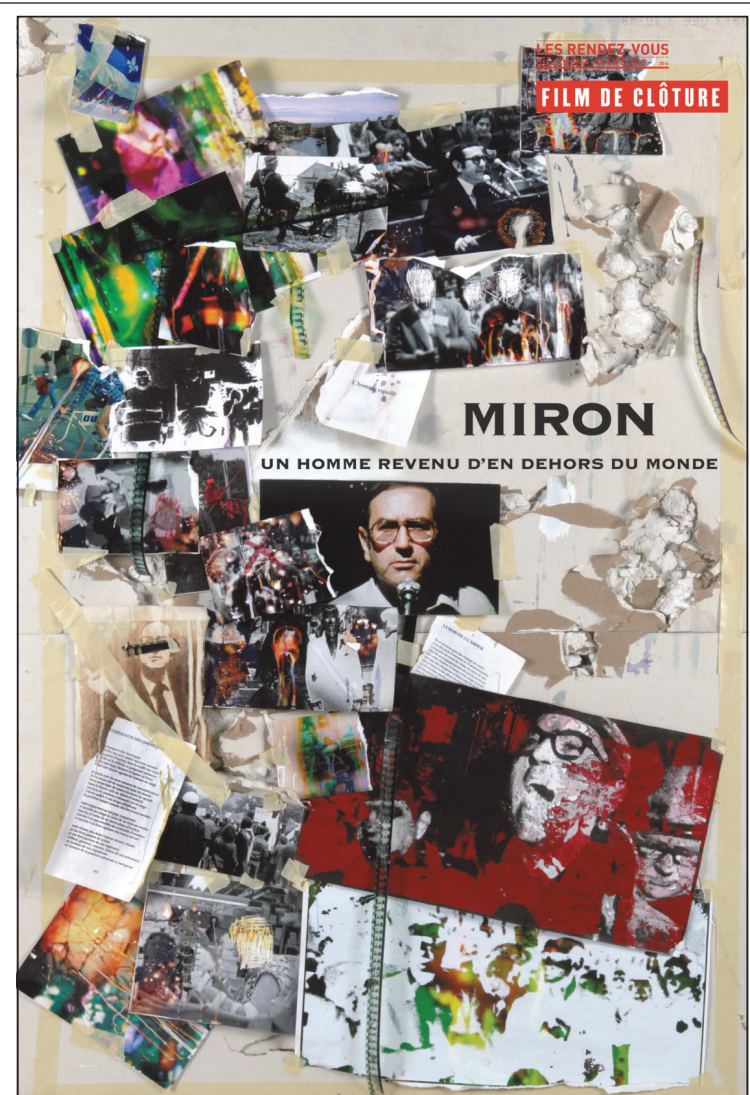
Il n'y a bien sûr rien d'anodin à entendre les confessions d'une belle jeune femme sur ses rituels d'automutilation ou encore le récit saugrenu d'un punk de banlieue crachant son fiel sur un entourage jugé trop conformiste. Ces morceaux choisis apparaissent quasi spectaculaires entre deux histoires sensuelles et rassurantes sur des animaux domestiques ou un coup de foudre dans un avion faisant la liaison Paris-Montréal.

Cette mosaïque bigarrée ne prétend pas être autre chose que cela: à l'image des faits divers qui ne nécessitent aucune connaissance préalable pour les comprendre, ces héros du quotidien débarquent sur l'écran sans crier gare et en ressortent aussi rapidement, laissant derrière eux une tranche de vie qui, assortie aux autres, offre une vision du monde aussi tragique que triviale. Le parti pris de Danic Champoux affiche vite ses limites, mais le cinéaste cherche constamment à tirer le meilleur de cet exercice de style à caractère anthropologique. Même lorsqu'il est question d'extraterrestres...

Collaborateur
Le Devoir

SOURCE ONF

Autoportrait sans moi est une courtépointe de témoignages, filmés en confessions minimalistes.

Du réalisateur de *Godin*, Simon Beaulieu

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

EXCENTRIS LE CLAP LA MAISON DU CINÉMA

www.gastonmironfilm.com | #GastonMiron

EYEWORX PRÉSENTE

LE MONDE ENTIER EST FOU DE

MARINA

UN FILM DE STIJN CONINX INSPIRÉ DES HISTOIRES DE JEUNESSE DE ROCCO GRANATA

MATTEO SIMONI | EVELIEN BÔSMANS | LUIGI LO CASCIO | DONATELLA FINOCCHIARO
WARRE BORGHANS | CHRIS VAN DEN DURPEL | CRISTIAN CAMPAGNA

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

QUARTIER LATIN | PONT-VIAU 16 | CINÉMA Beaubien | CINÉMA Excéntris

THIERRY LHERMITTE | RAPHAËL PERSONNAZ | NIELS ARESTRUP

Quai d'Orsay

UN FILM DE BERTRAND TAVERNIER

«UNE COMÉDIE CYNIQUE ET HILARANTE. INTERPRÉTÉ MAGISTRALEMENT PAR THIERRY LHERMITTE.»

GUY A. LEPAGE - TOUT LE MONDE EN PARLE

CÉSAR MEILLEUR ACTEUR
SECOND RÔLE
NIELS ARESTRUP

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA BEAUBIEN | EXCENTRIS
2206, Boulevard E. 514-721-5081 | 514-847-2206

MAISON DU CINÉMA
LE CLAP | SHERBROOKE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS



Jake Gyllenhaal dans une scène d'Ennemi.

FILMS SÉVILLE

Je est un autre

Exercice libre et déjanté, *Ennemi* plonge dans les méandres de la dualité

ENEMY (ENNEMI)

Réalisation : Denis Villeneuve. Scénario : Javier Gullón, d'après le roman *Le double de José Saramago*. Avec Jake Gyllenhaal, Sarah Gadon, Mélanie Laurent, Isabella Rossellini. Image : Nicolas Bolduc. Musique : Danny Bensi et Saundor Jurriaans. Montage : Matthew Hannam. Canada, 90 minutes.

ODILE TREMBLAY

Ce film mystérieux, le premier de Denis Villeneuve réalisé en langue anglaise, avant *Prisoners*, enchante comme exercice libre d'un cinéaste à la veille de se frotter à la grosse machine américaine. Lauréate de cinq Écrans canadiens, dont celui de la meilleure réalisation, cette adaptation du roman du Portugais nobélisé José Saramago, une incursion dans la psyché d'un professeur d'histoire, est transposée dans la ville de Toronto. Le thème du double, ici version soft de *Dr Jekyll and Mr Hyde*, hante la littérature et le cinéma, ouvrant sur le côté soleil, côté ombre d'une personnalité.

Jake Gyllenhaal, l'acteur de *Brokeback Mountain* que Villeneuve fera rejouer dans *Prisoners*, incarne les deux personnages, avec de subtils changements de personnalité, sur le fil du rasoir. Cette mystérieuse et au départ incompréhensible gémellité, découverte par le professeur d'histoire Adam dans un film de série B où le sosie est figurant, entraîne la quête et l'affrontement de l'autre (scène puissante dans une chambre d'hôtel) mais aussi, ce qui est plus habile, à travers les compagnes respectives des deux hommes. Car Adam a une maîtresse (la Française Mélanie Laurent, pure figure de fantasme, en mode dureté), avec qui l'union bat de l'aile, tandis que le double en moto, à la carrière moins florissante, vit avec son épouse enceinte jusqu'aux yeux (Sarah Gadon, primée aux Écrans canadiens), beaucoup plus humaine et complexe que l'autre.

Les femmes sont au centre du film, côté désir en érosion, côté amour dont la pérennité fait peur, aussi à travers la mère, en quelques scènes parfaite-

ment incarnée par Isabella Rossellini: bon sens et ouverture d'esprit, dénouant vite fait l'énigme du fils à la double vie. Adam est-il maître de lui-même, régi par celles qui l'entourent ou par une dichotomie entre sa raison et ses sens? Identiques, les deux mâles marchent sur les pas de la femme de l'autre, avec regard de suspicion de l'épouse et abîme de l'identité kaléidoscopique au milieu.

Qu'il s'agisse symboliquement parlant du même homme, le cinéaste cherche à peine à le voiler. Adam est placide, Anthony est pétri de pulsions érotiques et violentes. Quant au titre *Ennemi*, il renvoie à la dualité de tous les humains, surtout les cérébraux, trop coupés de leur sensualité. Dans les méandres de ce dédale, une seule tête de l'être bicéphale doit triompher. Mais l'être bicéphale se dédouble aussi, car les deux femmes constituent aussi les deux faces d'une même médaille.

Denis Villeneuve maintient habilement le fil de sa tension tout au long du film, usant d'effets spéciaux pour créer des chocs, manipulant son monde à travers une mise en scène de vertige. Des symboles arachnéens surgissent (absents du roman de Saramago), la poésie des rêves prend le relais, le tout porté par la musique grondante, la trame sonore habitée, la caméra d'hypnose de Nicolas Bolduc, qui nous entraîne dans un univers à la fois réel et décalé. La joute tient du thriller, entre énergie trouble, chausse-trappes, échos à l'univers de David Lynch, narration déconstruite, mais le San Francisco d'Hitchcock n'est pas loin dans la personification des décors aussi.

Hommage à Cronenberg, cinéaste emblématique de Toronto, *Ennemi* explore la métropole ontarienne avec une grâce trash du plus bel effet, qui la rend soudain excitante et inquiétante, son architecture insolite, un nuage de pollution l'entourant comme pour l'isoler, poussant le spectateur à s'y perdre. Le film pose des questions sur la possibilité ou l'impossibilité de mener de front deux relations amoureuses à travers une forme joyeusement déjantée et ludique, communicative de bout en bout.

Le Devoir

La danse, l'amour puis la spiritualité

Le 32^e FIFA prend son envol jeudi avec une pure œuvre d'art, l'admirable *Une chaise pour un ange* du Québécois Raymond St-Jean

ODILE TREMBLAY

Voici revenu le Festival international du film sur l'art, FIFA pour les intimes. Le rendez-vous a réussi à fidéliser son public, et plusieurs ne manqueraient pour rien au monde ce mariage de tous les arts avec le septième. Du 20 au 30 mars, 270 films donc, issus de tous les horizons, viennent éclairer des biographies d'artistes, des univers culturels méconnus, ou moins connus qu'on ne le croyait.

Jeudi, le coup d'envoi du rendez-vous sera donné à l'Auditorium du Musée des beaux-arts par deux films, reprogrammés par la suite. Ils valent le détour mille fois, tant l'art n'est jamais si bien servi qu'avec des films qui constituent eux-mêmes des œuvres d'art.

Off Ground de Boudewijn Koole, des Pays-Bas, œuvre muette à deux personnages, est une chorégraphie sur le lien tantôt osmotique, tantôt fracturé entre une mère (la danseuse québécoise Louise Lecavalier) et son fils (Antoine Masson). En guise de décor: une table, des chaises et un mur bleu texturé, écran de nos projections intérieures. Tous ces mouvements d'abord lents, dans l'œuf invisible qui abrite les deux personnes, deviennent danse des rapprochements, des détachements, jusqu'à la noyade de la mère bientôt sauvée des eaux. Jeux de regards et de mains, communion et incommunicabilité, passages de l'ailleurs à l'ici sont le fruit du travail harmonieux entre le chorégraphe Jacob Ahlborn et le cinéaste, entre les deux danseurs interprètes aussi. Et ce visage de Louise Lecavalier, sous sa maturité nouvelle, paraît plus émouvant que jamais.

Éblouissante esthétique L'admirable long métrage *Une chaise pour un ange*, du Québécois Raymond St-Jean, se révèle une pure œuvre d'art sur plusieurs points de vue, avec plongée fascinante dans un univers que plusieurs d'entre nous connaissaient peu, celui des Shakers, communauté protestante radicale ayant fui la Grande-Bretagne au XVIII^e siècle pour s'établir en Nouvelle-Angleterre. En communauté de biens, astreints au célibat, donc incapables de renouveler leur secte autrement qu'à travers des conversions, les derniers Shakers sont installés dans le Maine, dans le village de Sabbathday, voués à un mysticisme qui colore toutes leurs occupations.

Mais l'art s'en mêle, car depuis leur avènement au XVII^e siècle, les Shakers dansent, chantent et se révèlent des architectes et des ébénistes de haut niveau. Les lignes pures de leur mobilier ont influencé le style scandinave si dépouillé. Quant à leurs chants polyphoniques aux accents divins, ils semblent issus du chœur des anges. Ironie du sort: les Shakers ne visent pas la beauté mais l'harmonie des chants, avec un niveau de conscience d'éveil et la fon-



SOURCE FIFA

Une scène tirée de *Une Chaise pour un ange*, qui aborde l'univers des Shakers.

ctionnalité du mobilier quant au reste. Leur esthétique éblouit pourtant, en particulier celle de leur église de 1790 doublée d'une aire de danse, avec plancher possédant les mêmes résonances qu'une peau de tambour, où le claquement des pieds devient percussion.

Le chorégraphe finlandais Tero Saarinen marie ces chants aux mouvements de ses danseurs à travers la création *Borrowed Light*, qui s'est produite un peu partout. Les danseurs ont des costumes inspirés de ceux des Shakers en vie monacale, et il les fait,

pour les besoins du film, évoluer dans ces décors shakers à la fois modernes et anciens, ouverts et raffinés.

Tout est envol, autant à travers ces chorégraphies éblouissantes qu'à travers les chants magnifiques, comme les lignes sublimes des bâtiments et des pièces inondées de lumière naturelle. Le documentaire nous en apprend aussi sur les Shakers, communauté où les sexes et les races vivent sur un pied d'égalité. Un musicologue, Joel Cohen, vient étudier les partitions de leurs chants, avec souvent des

notations médiévales sur des chansons du XVII^e siècle, la plupart jamais enregistrées. Quant au mobilier skaker, il est très prisé des collectionneurs, et on comprend que, faute de nouveaux adeptes enclins à vivre leur austérité, l'héritage de cette communauté, dont les membres entraînent en trances chamaniques, sera surtout artistique, avec à la clé une quête de spiritualité, perceptible dans leurs objets quotidiens les plus humbles. Dans le film aussi.

Le Devoir

32^e FIFA

20 - 30 mars 2014



Festival International du Film sur l'Art



Montréal

artifa.com

Cinéma québécois | Centre Canadien d'Architecture | Centre Phi | Grande Bibliothèque | Musée McCord | Musée des beaux-arts | Musée d'art contemporain | Place des Arts | Université Concordia | Université du Québec à Montréal | Société des arts technologiques

270 FILMS DE 34 PAYS: Architecture, Art contemporain, Arts médiatiques, BD, Cinéma, Danse, Design, Histoire de l'art, Littérature, Musique, Peinture, Photographie, Poésie, Sculpture, Théâtre et bien plus...

Aussi, près d'une trentaine d'expositions et d'événements vous attendent. À venir notamment dans le cadre de la série des événements spéciaux présentée par Loto-Québec:



Zon'Art: Philipp Gasser - The representative & Coming and Going
5 - 30 mars
Place des Arts, Salle d'exposition de l'Espace George culturel George-Émile Lapalme
Finissage de l'exposition en présence de l'artiste et de la commissaire Chantal Molleur le 29 mars, 17h



Berlin - Le Passage du temps (Lieux et monument - 6) - Pierre Hébert
13 mars - 29 juin
Cinéma québécois, Foyer Luce-Guilbeault
Vin d'honneur en présence de l'artiste le 25 mars, 17h

LE DEVOIR
Libre de penser

EXCENTRIS



QUAI D'ORSAY
BERTRAND TAVERNIER - 113 MIN. - V.O. FRANÇAISE

ET AUSSI À L'AFFICHE :

- ENNEMI (ENEMY)
DENIS VILLENEUVE
- LA GRANDE BELLEZZA
PAOLO SORRENTINO
- MIRON : UN HOMME REVENU D'EN DEHORS DU MONDE
SIMON BEAULIEU
- AUTOPORTRAIT SANS MOI
DANIC CHAMPOUX
- CINÉ-KID PRÉSENTE :
OGGY ET LES CAFARDS
- DIMANCHE 16 MARS À 11H
- spupesoup
UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESOUPI À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM

